

# Anzeigen = Notes bibliographiques

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: ReferenceList

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **40 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# ANZEIGEN – NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

## SCHWEIZERGESCHICHTE – HISTOIRE SUISSE

JEAN-FRANÇOIS BERGIER, *Guillaume Tell*. Paris, Fayard, 1988. 476 p., ill. ISBN 2-213-02138-4. 140 FF.

Kann man heute überhaupt noch ein Buch über Tell schreiben? Diese im Vorwort vorsorglich selber gestellte Frage beantwortet Bergier auf überzeugende Weise. Sein Neuansatz gegenüber den zahlreichen bisherigen Versuchen, den Freiheitshelden mit der Armbrust in den Griff zu bekommen, besteht darin, dass er sich nicht auf die Person Tells, auf die Frage nach Wirklichkeit oder Legende fixiert. Zwar werden in einem ersten Teil alle Elemente der Überlieferung um Tell zusammengetragen und mit Sorgfalt analysiert, doch das Hauptgewicht liegt im mittleren Teil, auf der weitausgreifenden Darstellung des alpin-voralpinen Raumes der Waldstätte von der Zeit der Helvetier bis ins 14. Jahrhundert. Hier zeichnet Bergier mit Meisterhand ein Bild von den wirtschaftlichen und sozialen Entwicklungen, den politischen Voraussetzungen und kulturellen Verflechtungen, die zur Befreiungsbewegung und zur Eidgenossenschaft der Urschweiz geführt haben.

Auf dieser in Braudelscher Manier errichteten Bühne langfristiger Veränderungen und ereignisgeschichtlicher Fakten hat auch Tell seinen Platz. Am ehesten könnte die wie auch immer geartete provokative, als Fanal wirkende Tat eines Einzelgängers, von dessen Existenz der Verfasser bei allen Vorbehalten überzeugt ist, kurz vor 1291 stattgefunden haben. Die nachfolgenden Ereignisse verdeckten die Tat unseres Helden, bis sie im 15. Jahrhundert, angereichert durch das Apfelschussmotiv und wohl noch weitere Sagenmotive, im veränderten politisch-kulturellen Umfeld der spätmittelalterlichen Eidgenossenschaft wieder zum Vorschein kam. Mit den Wandlungen des Tell-Mythos bis zur Gegenwart befasst sich der abschliessende dritte Teil des Werkes. Auf Anmerkungen wurde entsprechend dem Konzept der Reihe verzichtet, dafür bietet eine Bibliographie breitgefächerte Literaturangaben; ein Register, Karten und Abbildungen ergänzen die Darstellung.

Das brillant geschriebene Buch richtet sich primär an ein französisches Publikum, was in verschiedenen Anspielungen und Vergleichen zum Ausdruck kommt: Die Auseinandersetzung um Tell seit dem 19. Jahrhundert wird zur helvetischen Dreyfus-Affäre, die vielleicht im Sommer/Herbst 1291 stattgefundenene Besetzung einiger Burgen und Burgplätze (später als Burgenbruch dramatisiert) wird mit dem Sturm auf die Bastille verglichen. Diese Optik von aussen gereicht der Darstellung nicht zum Schaden; sie verschafft dem Autor, der als gebürtiger Westschweizer in Zürich lehrt und am Rande der Urschweiz heimisch geworden ist, bei aller Anteilnahme die willkommene kritische Distanz, welche dem Thema angemessen ist. So dürfte es Bergier jenseits von Polemik und Apologetik gelungen sein, die Befreiungstraditionen um Tell vor dem Hintergrund der Geschichte neu und überzeugend zu interpretieren. Tell ist dadurch zwar nicht ohne weiteres «gerettet», aber ebensowenig das Kind mit dem Bade ausgeschüttet.

Freiburg i. Ü.

Ernst Tresp

*La Dispute de Lausanne (1536). La théologie réformée après Zwingli et avant Calvin.* Textes du Colloque international du 29 sept. au 1<sup>er</sup> oct. 1986 réunis par ERIC JUNOD. Lausanne, Bibliothèque historique vaudoise, 1988. 232 p. (BHV, 90).

Alors que le 400<sup>e</sup> anniversaire de la Dispute de Lausanne de 1536 n'avait pas éveillé un grand intérêt pour ce qui s'y était réellement dit d'un point de vue théologique (pour des raisons bien établies par Bernard Reymond, pp. 204–206), malgré l'importance de la publication de ses Actes par Arthur Piaget à Neuchâtel en 1928, il n'en va pas de même cinquante ans plus tard. L'évolution des Eglises et celle des historiens, dont on trouverait sans doute le reflet dans la lecture de l'exhaustive bibliographie dressée par Anne Morel (pp. 207–228), a pour conséquence heureuse qu'on étudie les textes et leur contexte d'une façon plus désintéressée et que la question elle-même de l'irénisme est comme dépassée.

Ainsi peut-on aborder sans crainte de polémiques confessionnelles cette Dispute qui marque la naissance du passage à la Réforme du Pays de Vaud et qui vit pourtant l'affrontement des thèses réformées à la doctrine catholique. Il faut dire, comme le chanoine Bavaud l'a bien montré dès 1956, que les participants catholiques, qui n'avaient pas le rôle facile, n'étaient, pas plus qu'à Genève, très armés pour faire face à d'aussi talentueux adversaires que Calvin, Farel, Viret, Marcourt, etc. Il y a en face d'eux essentiellement un «jacopin», le dominicain Dominique de Montbouson (Montbozon en Haute-Savoie), et un laïc, le médecin Claude Blancherose, qu'Eugène Olivier a pu appeler «champion hérétique de la doctrine catholique» et dont Irena Backus montre ici avec clarté qu'il s'est sans doute inspiré d'Arnaud de Villeneuve (†1311) lui aussi médecin et théologien, et non de Joachim de Flore comme on l'a souvent dit (pp. 178–188). Retenons particulièrement les positions divergentes sur le rôle de l'Écriture tel que le décrit clairement Klauspeter Blaser (pp. 49–60). Dominique de Montbouson pose bien le problème central en s'exclamant «Puisque nous alléguons tous deux l'Écriture et confessons qu'elle est véritable, mais que vous l'expliquez à votre sens et selon votre entendement et moi selon le mien et l'interprétation des docteurs, qui sera pour juger lequel de nous l'allègue mieux à propos et l'explique plus près de l'Esprit de Dieu?» Ce qui revient à dire que le débat est ecclésiologique. Peut-être une étude en ce sens manque-t-elle à ce recueil.

Cependant, en examinant successivement le contexte historique, les problèmes théologiques, l'influence de Zwingli, les acteurs de la dispute et l'historiographie, ces Actes du colloque international de 1986 donnent une bonne idée d'ensemble de la Dispute, en précisant davantage qu'on le fait d'habitude ce qu'était le genre de la dispute au moment de la Réforme et comment elle fut utilisée en Suisse. Il faut regretter cependant l'absence de quelques pages de conclusion qui offriraient une réflexion d'ensemble sinon une synthèse.

Fribourg

Guy Bedouelle

RÉMY SCHEURER, *Pierre Chambrier, 1542(?)–1609. Aspects de la vie publique et privée d'un homme d'Etat neuchâtelois.* OLIVIER CLOTTU, *Inventaire des plus anciens documents héraldiques de la famille Chambrier.* Préface par GUY DE CHAMBRIER. Neuchâtel, Société d'histoire et d'archéologie, 1988. 165 p., ill. (Cahiers de la Société d'histoire et d'archéologie du canton de Neuchâtel, 9).

Ce travail est plus qu'une simple biographie de complaisance d'un membre d'une famille neuchâteloise éminente. Disposant d'une riche documentation originale, Rémy Scheurer esquisse la carrière d'un homme qui, comme d'ailleurs la plupart de ses descendants, représente, pour l'histoire, la classe des familles dirigeantes au service du prince.

Cependant, par rapport à des travaux analogues de date plus ancienne, l'essentiel du texte n'est pas consacré à l'histoire de la famille et du rôle joué par Pierre II dans le gouvernement du comté, mais à sa place dans l'économie neuchâteloise (la constitution et la gestion du patrimoine), sur son insertion dans la société (sa politique familiale) ainsi que sur quelques aspects de la vie quotidienne au XVI<sup>e</sup> siècle (le train de vie privée).

A noter aussi l'espace réservé à la publication de plusieurs documents illustrant davantage la vie publique et privée de Pierre Chambrier. On y trouve des instructions d'ambassade, des attestations officielles, des requêtes, des testaments, un contrat concernant l'éducation et l'habillement d'un enfant, un contrat de mariage, de la correspondance familiale, une liste d'invités à un mariage, une facture ainsi qu'une ordonnance de pharmacien, un inventaire après décès, etc. Le choix de ces documents me paraît particulièrement heureux pour leur caractère typique, voire unique.

Très certainement l'inventaire des plus anciens documents héraldiques de la famille Chambrier par Olivier Clottu constitue également une contribution appréciable à une science connexe, souvent involontairement négligée, de l'histoire.

Stettlen/Berne

Martin Körner

TOBIAS KÄSTLI, *Die Vergangenheit der Zukunftsstadt. Arbeiterbewegung, Fortschritt und Krisen in Biel 1815–1919*. Bern, Fagus Verlag, 1989. 248 p.

La première partie du livre, consacrée au développement économique et aux problèmes sociaux de 1815 à 1914, repose pour une large part sur la littérature secondaire. Si elle n'apporte donc rien de fondamentalement nouveau à nos connaissances sur la révolution industrielle en Suisse, elle constitue néanmoins une bonne et utile synthèse. A juste titre, l'auteur souligne le caractère exemplaire de la cité du Seeland: centre industriel le plus important du canton de Berne, où se trouvent rassemblés les enjeux et processus marquants du XIX<sup>e</sup> siècle: développement des industries textile, métallurgique puis horlogère; essor du chemin de fer, électrification; radicalisme et mouvement ouvrier, débuts du socialisme... Exemplarité certes, mais originalité aussi de cette ville traditionnellement tournée vers l'avenir et le «progrès», ce qui justifie le titre du livre. T. Kästli a raison d'accorder une place importante aux problèmes de communication (télégraphe, téléphone), d'énergie (gaz, électricité) et surtout de circulation: ainsi les pressions du patronat horloger en vue d'obtenir l'ouverture de lignes ferroviaires, vitales pour le désenclavement de la cité et son développement.

La deuxième partie (où l'auteur reprend un projet initial plus ancien) est consacrée à la grève générale et à ses prémices. Elle démontre tout l'intérêt d'une micro-histoire locale ne craignant ni le détail concret ni les anecdotes, souvent fort révélatrices, ni les portraits des principaux acteurs (industriels, notables politiques ou *Linksradikale* comme Fritz Jordi). L'auteur pondère le rôle respectif de la misère ouvrière et des groupuscules révolutionnaires. Il met en lumière les tensions croissantes entre les jeunes rebelles et les «bonzes» du parti: les scissions successives de 1919 et 1921 sont là en germe. Quant au PS biennois, échaudé par l'échec de la grève, il revient au socialisme municipal et focalise ses espoirs sur la commune. Les conclusions de cette étude (bien structurée, soulignons-le, en courts chapitres clairs et précis) constituent donc un lien avec l'ouvrage de Tobias Kästli récemment paru, *Das rote Biel 1919–1939*.

Lausanne

Pierre Jeanneret

*Auf dem Weg zur einer schweizerischen Identität 1848–1914. Probleme – Errungenschaften – Misserfolge.* Hg. von FRANÇOIS DE CAPITANI und GEORG GERMANN. Freiburg, Universitätsverlag, 1987. 456 S., Abb. (8. Kolloquium der Schweiz. Akademie der Geisteswissenschaften 1985). ISBN 3-7278-0384-3, sFr. 58.–.

Im Gegensatz zum übrigen Europa, wo der Übergang zum modernen Nationalstaat durch Dynastie oder Spracheinheit erleichtert wurde, stellt sich für die Schweiz die Frage nach der nationalen Identitätsfindung besonders eindringlich. Wissenschaftler aus dem Bereich von Geschichte, Volkskunde, Kunst- und Literaturgeschichte versuchten während einer Woche im Herbst 1985, diese komplexe Thematik von verschiedenen Gesichtspunkten her zu durchleuchten und danach der interdisziplinären Diskussion auszusetzen. Der vorliegende Band gibt einerseits die gehaltenen Referate wieder, fasst andererseits aber auch die Diskussionen zusammen, womit trotz der gebotenen Kürze der Zusammenfassung ein wertvoller Einblick in das interdisziplinäre Gespräch gegeben wird.

Ohne auf jeden einzelnen Artikel – alle sind ungeachtet ihrer breiten und übergreifenden oder z.T. präzise auf eine Person ausgerichteten Fragestellung sehr lesenswert und geben einen reizvollen Einblick in die Thematik – eingehen zu können, seien (in subjektiver Auswahl) folgende Artikel besonders hervorgehoben:

Beatrix Mesmer gibt in ihren methodischen Vorbemerkungen zur nationalen Identität einen allgemeinen Überblick über die Thematik, der die grossen Linien aufzeigt, womit die Artikel, die die Fragestellung an Einzelbeispielen darlegen, mit grösserem Gewinn gelesen werden können.

François de Capitani nimmt die These von Hans von Greyerz «Das Nationalbewusstsein erweist sich als verflochten mit dem Geschichtsbewusstsein» zum Ausgangspunkt seiner Darstellung des Beitrages der Geschichtsschreiber bei der Suche nach dem gemeinsamen Nenner, wobei er zum Schluss kommt, dass die Schweizer Geschichte gerade im 19. Jahrhundert eine ambivalente Rolle für die Suche nach einer nationalen Identität spielte, da diese neben einigenden Elementen auch zentrifugale Kräfte enthielt.

Martin Schaffner liefert mit seinem Beitrag über das Konfliktverhalten und das kollektive Bewusstsein in der Demokratischen Bewegung der 1860er Jahre einen interessanten Einblick über die Art der politischen Sozialisation in Gemeinden und Vereinen, die im Gegensatz zu einigen wenigen Jahrzehnten zuvor eine gewaltlose Konfliktregelung und die Fusion unterschiedlicher Staatskonzeptionen ermöglichte.

Georg Kreis untersucht die nationale Identität in der französischen Schweiz vor 1914, die nicht nur wegen der Anderssprachigkeit und der Minoritätsproblematik, sondern auch wegen des relativ späten Eintritts der Kantone der Westschweiz in die Eidgenossenschaft problematischer als in der deutschen Schweiz zu sein scheint, weil sich die welsche Schweiz mit einer Nationalgeschichte zu identifizieren hat(te), die im Grunde nicht die eigene ist. Diese Schwierigkeiten führten einerseits nach Kreis zu einer Identitätskrise, die andererseits in einen kompensatorischen «besseren» Patriotismus umschlug.

In einem kurzen, in der Prägnanz aber um so wertvolleren Abschnitt über den Konfessionalismus im schweizerischen Bundesstaat 1848–1914 gibt Peter Stadler einen luziden Überblick über die konfessionelle Problematik des Bundesstaates. Der durch sein Standardwerk «Der Kulturkampf in der Schweiz» in dieser komplizierten Materie bestens ausgewiesene Wissenschaftler gibt einen markanten thesenartigen Abriss über das spannungsgeladene Verhältnis zwischen den Konfessionen der vergangenen Zeiten – das in eigener Weise ja auch immer Einfluss auf die Politik hatte (und umgekehrt auch natürlich) – bis zum heutigen Zustand der Ruhe (oder Untätigkeit?), wo die Kirchen zu einem Stabilisierungsfaktor geworden sind. Stadler schliesst mit der in die Zukunft weisenden Frage, ob mit neuen offensiven kirchlichen Grup-

pierungen, die sich für die soziale Frage der ersten und dritten Welt einsetzen, wiederum ein neues Kapitel aufgeschlagen wird oder es bei gelegentlichen Beunruhigungen bleibt.

Jürg Stüssi-Lauterburg schliesslich beschäftigt sich mit den militärischen Aspekten bei der Suche nach einer schweizerischen Identität, wobei er folgendes Fazit zieht: «In militärischen Dingen wurde die schweizerische Identität zwischen 1848 und 1914 nicht so sehr *gesucht* (denn sie war bereits vorhanden) als institutionell *umgesetzt* in die Schweizerische Armee (1874) und die Landesbefestigung neuen Stils (ab 1885)» (S. 104).

Bereits diese wenigen Anmerkungen zu den Vorträgen bzw. den Aufsätzen, die sich mit der gesamtschweizerischen Problematik der Identitätsbildung befassen, zeigen Sinn, Wert und Reiz der Fragestellung auf, was in der Aufsatzsammlung danach durch mehrere Einzelbeispiele – vor allem aus dem Gebiet von Literatur und Kunst – illustriert und bereichert wird.

Das Buch bietet eine interessante und facettenreiche Annäherung an das Thema, dessen Aktualität für unser Land in Anbetracht gegenwärtiger zentrifugaler Tendenzen wieder neu gegeben ist.

*Welschenrohr*

*Urban Fink*

ULRICH FREI, *Ein toter Baum aus dem Bannwald der Demokratie: Das Volksrecht 1898 bis 1973*. Zürich, Chronos, 1987. 405 S., Abb. (Diss., Zürich) ISBN 3-905278-18-9. sFr. 38.–.

Es schien ein beinahe irrwitziges Wagnis, als die Genossen der Sozialdemokratischen Presseunion 1897, nach mehreren Jahren des Zauderns und Diskutierens, die endgültige Gründung des «Volksrechtes» beschlossen. 1898 erschien dann also endlich – die Berner besaßen schon seit 1893 ihre «Tagwacht» – die Zeitung, die der Zürcher Arbeiterbewegung während 70 Jahren ihr Profil geben sollte. Die ersten Jahre bildeten vorerst einen Kampf ums nackte Überleben. Einen erfreulichen Aufschwung erlebte das Blatt dann unter der Federführung eines kritischen linken Intellektuellen und Dr. der Zoologie, Max Tobler, kräftig unterstützt vom Arzt und Anarchosyndikalisten Fritz Brupbacher. Für die Analyse dieser Aufschwungphase von 1904 bis 1910 hätte man meines Erachtens dem soziopolitischen Kontext vermehrt Beachtung schenken können. Es stellt sich nämlich die Frage, inwiefern nicht in erster Linie die Administration und ihre Redaktoren, sondern die konfliktreiche Kampfsituation, in der sich damals die Arbeiterbewegung befand, der Zeitung zum Aufschwung verholpen hatte.

1911, mit dem Kauf der eigenen Druckerei, wird nun ebenfalls eine solide wirtschaftliche Grundlage geschaffen, dank der die Defizite der späteren Jahrzehnte des Rückgangs, seit Ende der 30er Jahre, aufgefangen werden konnten. Der endgültige Niedergang erfolgte in der Zeit von 1950 bis 1969. Der Autor gibt uns für diese Phase eine sehr sorgfältige Analyse der verschiedensten zu diesem Niedergang führenden Ursachen. Offensichtlich war es dem Blatt, das lange Jahre von einer politisch klar definierten Leserschaft getragen worden war, nicht gelungen, auf den von der Konsumgesellschaft stark geförderten geistigen Auflösungsprozess der Sozialdemokraten entsprechend zu reagieren. Selbstverständlich sind zahlreiche weitere Faktoren in Betracht zu ziehen, wie etwa die wirtschaftliche Konzentration im Pressewesen, die kleinen Blättern wenig Überlebenschancen liess, oder die Verführungen einer neuen Medienöffentlichkeit, denen auch die Linke nicht zu widerstehen vermochte. Gleichzeitig schien die alte und im helvetischen Konsens etablierte Garde der Sozialdemokraten immer weniger Interesse an einem eigenen, möglicherweise gar kritischen Organ zu haben, da ja die neu aufkommende Massenpresse ebensogut für die im Hinblick auf Wahlen notwendige «Popularität» sorgte.

Freis Arbeit – eine bei Prof. R. Braun eingereichte Dissertation – will keine Geschichte im klassischen Sinne, sondern eine historische Medienstudie anhand eines einzelnen Objektes sein. Aus diesem Grunde finden wir zahlreiche Kapitel, die in thematischer Form Strukturen oder langfristige Prozesse getrennt zu analysieren versuchen. Dazwischen eingestreut sind sogenannte «Schaufenster», eine Art Einzelbilder, die einige der wichtigeren historischen Momente und Ereignisse ausleuchten, wie beispielsweise den Streit um die politische Linie der Jahre 1914–1915, der schliesslich zur Ernennung von Ernst Nobs in die Redaktion führte. Sowohl im Text wie im Anhang findet sich ein sehr umfangreiches statistisches Material, und ebenfalls nützlich erweisen sich die Kurzbiographien der Redaktoren des Blattes.

Nicht nur die zahlreichen methodischen Ansätze, die über eine klassische historische Analyse hinausgreifen, sondern auch das umfangreiche Material haben offensichtlich den Autor veranlasst, der Studie die schon erwähnte komplexe Struktur zu geben. Diese hat den Nachteil, den Fluss der Lektüre zuweilen zu brechen. Auch sind meines Erachtens die etwas zu grosszügig eingestreuten Graphiken nicht immer optimal lesbar. Insgesamt aber haben wir mit Freis Arbeit nicht nur eine reiche Darstellung eines der wichtigsten sozialistischen Blätter der Schweiz, sondern auch eine profunde Studie, die einige interessante methodologische Ansätze zur Diskussion stellt.

Lausanne

Hans Ulrich Jost

ELISA SIGNORI, MARINA TESORO, *Il verde e il rosso. Fernando Schiavetti e gli antifascisti nell'esilio fra repubblicanesimo e socialismo*. Florence, Felice Le Monnier, 1987. 425 p. (Quaderni di storia diretti da Giovanni Spadolini, t. LXXXII).

Membre du Parti républicain italien, dont il fut le secrétaire de 1919 à 1922, Fernando Schiavetti a dû s'enfuir à l'étranger, en novembre 1926. Installé en France, il se profile rapidement comme une des personnalités les plus actives des mouvements antifascistes de l'émigration, notamment de l'«Azione Repubblicana e Socialista», de «Giustizia e Libertà» et de la «Lega Italiana dei Diritti all'Uomo». Mais notre intérêt a été particulièrement éveillé par le fait qu'en février 1931 Schiavetti est venu en Suisse, et a occupé un poste d'enseignant à l'école de la Colonia libera italiana de Zurich. Cette partie de l'étude, un travail remarquable d'E. Signori, nous entraîne dans les milieux antifascistes de l'immigration italienne en Suisse. L'auteur nous montre comment cette dernière a réussi, à certains endroits et notamment à Zurich où résidait Schiavetti, à élever une résistance efficace contre la pénétration politique et culturelle des institutions fascistes en Suisse. Mais comme Schiavetti cherchait délibérément une collaboration avec la gauche et le mouvement ouvrier, son activité est très vite tombée sous le contrôle étroit de la police helvétique. Sur ce plan, la conclusion que l'on peut tirer d'une telle étude c'est que le gouvernement socialiste de la ville de Zurich tentait de soutenir modestement la culture antifasciste des immigrants italiens, alors que la police fédérale, quant à elle, ne manquait pas de chicaner les antifascistes par une surveillance étroite et des mesures de répression mesquines.

Lausanne

Hans Ulrich Jost

STEPHAN PARAK, *Die Schweiz und der Slowakische Staat 1939–1945. Politisch-wirtschaftliche Beziehungen zweier Kleinstaaten*. Berne, Peter Lang, 1987, 308 p. (Europäische Hochschulschriften, Reihe III, Geschichte und ihre Hilfswissenschaften, Bd. 339).

A travers des documents inédits des Archives fédérales, des conversations et de la correspondance avec les protagonistes, l'auteur dresse un tableau impressionnant des

relations bilatérales entre la Suisse et le nouvel Etat proclamé indépendant le 14 mars 1939 et reconnu par Berne dès le 11 avril déjà. Le travail est articulé avec une rigueur scientifique autour de trois domaines: l'établissement et l'interruption des relations diplomatiques, l'intervention suisse en faveur des Juifs et enfin l'influence de la coopération économique sur la création des contacts politiques.

La République slovaque accordait aux relations bilatérales avec la Suisse une attention toute particulière. Cela est prouvé par l'existence à Berne d'une Légation de la Slovaquie – tandis qu'à Bratislava la Suisse n'avait d'abord qu'une agence de l'Office suisse d'expansion commerciale qui fut transformée en 1942 en un Consulat général dirigé par Max Grässli, un expert en commerce extérieur – mais aussi par le volume des échanges entre les deux pays.

Selon le futur l'ambassadeur suisse Hans Keller, qui commença sa carrière dans la capitale slovaque, «les échanges économiques entre la Slovaquie et notre pays, très modestes avant la guerre, ont pris par la suite un essor considérable. En effet, la Slovaquie était en mesure de remplacer, sur le marché suisse, certains fournisseurs de produits alimentaires et de matières premières importants lesquels manquaient, en partie, sérieusement. La Suisse était d'autre part, capable de fournir à la Slovaquie ses produits traditionnels d'exportation, et de plus en plus également des livres et des journaux dont l'importation en Allemagne voisine était défendue». La balance commerciale helvète-slovaque se solda en 1945 par une somme de 82 millions de francs de l'époque en faveur de la Slovaquie, et la Banque nationale slovaque avait en dépôt à Zurich plus de sept tonnes d'or d'une valeur d'environ 44 millions de francs de l'époque.

«La Slovaquie, selon G.-A. Chevallaz, [dans] l'optique de la Suisse, comme [dans] celle des Alliés a été entraînée, non sans injustice, dans le tourbillon des Etats considérés comme satellites d'Hitler». C'est aussi par les bons offices de la Suisse que la Slovaquie désirait faire comprendre aux Occidentaux que son indépendance était indispensable pour la paix et l'équilibre dans le Bassin danubien. A ce niveau se placent également les interventions suisses en faveur des Juifs, en particulier l'action du Comité international de la Croix-Rouge.

L'ouvrage confirme que la Suisse a su mener, même durant les conditions difficiles de la guerre, une politique indépendante, axée bien sûr essentiellement sur le commerce. Il prouve également que la protection et la sauvegarde de ses intérêts étaient plus aisés avec un partenaire à sa taille.

Lausanne

J.-M. Rydlo

*Festival internazionale del film Locarno. 40 ans – 40 anni – 40 Jahre. Vol. 1: Six essais critiques – Sei saggi critici – Sechs kritische Essays.* Rédaction de DOMENICO LUCCHINI, en collaboration avec GIAN CARLO BERTELLI. Textes de MARTIN SCHLAPPNER, VIRGILIO GILARDONI, FREDDY BUACHE, SANDRO BIANCONI, MARTIN SCHAUB et GUGLIELMO VOLONTERIO. Locarno, Edizioni del Festival internazionale del film di Locarno, 1987. 237 p.

Vol. 2: *Chronique et filmographie – Chronicle and Filmography.* Rédaction de ROLAND COSANDEY, en collaboration avec FRANÇOIS ALBERA, GIAN CARLO BERTELLI, JACQUELINE FUMAGALLI, RAIMONDO REZZONICO et DAVID STREIFF. Traduction anglaise de MAURICE H. MCKEE. Locarno, Edizioni del Festival internazionale del film di Locarno, 1988. 645 p., photos.

Le Festival du film de Locarno a été créé dans l'euphorie de l'immédiat après-guerre, en 1947. Pour marquer la 40<sup>e</sup> année de son existence, les dirigeants ont pris l'excellente initiative d'en faire dresser la chronique et de susciter quelques témoignages critiques. Le résultat se présente sous la forme de deux importants volumes. Le premier, paru



pour l'anniversaire de 1987, regroupe six contributions de personnalités qui ont exercé des responsabilités dans l'organisation du festival ou en ont suivi durablement l'évolution; chaque texte est publié en français, en allemand et en italien. Le second, sorti en 1989 seulement, se présente sous la forme d'annales, en français et en anglais.

Le Festival de Locarno a été pendant longtemps, pour la Suisse, la fenêtre ouverte sur les grands courants du cinéma mondial; s'il a perdu ce monopole vers la fin des années 50, il a gardé, et garde encore, un rôle essentiel. A cet égard, la publication revêt une importance qui est à la mesure de la place qu'occupent ces festivités locarnaises dans la vie artistique et intellectuelle helvétique. L'intérêt historique en est double. D'une part, on y trouvera tout le matériel de base pour entreprendre des études sur quelques problèmes essentiels de l'activité cinématographique en Suisse au cours des quarante dernières années. Mais, plus largement, on y puisera la matière de recherches inédites d'histoire de la culture (au sens le plus large) et d'histoire des représentations; car le Festival de Locarno a toujours été un vrai baromètre des modes et des mouvements d'opinion. Voulu et créé par des représentants d'une bourgeoisie locale influente et préoccupée de promotion touristique, l'entreprise a peu à peu acquis une dimension nationale; cela a entraîné une participation financière de la Confédération, mais aussi des luttes d'influence qui ont dépassé le cadre local ou cantonal, ce qui a parfois exacerbé des conflits dans lesquels on discerne aisément la recherche, naïve, mais compréhensible, d'une «spécificité» et d'une autonomie culturelles tessinoises. Vu le caractère très international du festival, les enjeux se sont aussi révélés politiques. La guerre froide, la détente, les événements de 1956 et ceux de 1968 sont évoqués explicitement, dans les polémiques qui se déchaînent fréquemment à propos de la sélection des films ou de la composition des jurys; mais ils apparaissent aussi en filigrane, dans le choix des œuvres primées et dans les réactions de la critique notamment. De ce point de vue, le premier volume est assez décevant; la plupart des témoignages sont répétitifs, et n'apportent guère d'éléments inédits, sinon la preuve que leurs auteurs n'ont rien oublié ni rien remis en question; il n'y a guère que Virgilio Gilardoni qui jette un vrai regard d'historien sur ce passé proche. Le second volume en revanche fournit une masse considérable de renseignements bruts, reconstitués à grand-peine, les archives du festival ayant été très peu et très mal conservées jusqu'à une époque récente; on y trouvera une brève notice sur les événements de chaque année, la liste complète des films présentés, avec une fiche sommaire pour chaque film, les palmarès, la composition des jurys, etc.; trois index (des titres, des auteurs et des pays d'origine des films) témoignent du soin avec lequel la recherche et la publication ont été conçues. On voit, à la simple lecture des notices annuelles, se dessiner les grandes lignes de l'évolution de la manifestation: elle mettra des années à se donner un profil spécifique, elle sera menacée dans son existence même à diverses reprises, puis elle trouvera, depuis le début des années 70, un équilibre et un retentissement qui, malgré quelques remous occasionnels, perdurent actuellement. Compte tenu de la place du cinéma dans la culture de notre siècle, on ne saurait considérer ces deux volumes comme relevant de la simple célébration; ils devraient être de nature à susciter des recherches dans un domaine encore peu exploré de notre historiographie nationale.

*Allaman*

*Rémy Pithon*

## ALLGEMEINE GESCHICHTE – HISTOIRE GÉNÉRALE

ANDRÉ MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI<sup>e</sup> siècle. Tome 4. Les travaux et les jours*. Paris, Editions de l'E.H.E.S.S., 1988. 387 p., cartes, ill. (Civilisations et sociétés). ISBN 2-7132-0885-8. 280 FF.

Plus que jamais il importe à nos sociétés de replacer avec exactitude les multiples facettes, les diverses origines, les manifestations, les implications sociales, les sens liturgiques de ce que l'Occident résume sous le terme d'Islam. Bien connue, la géographie d'André Miquel ajoute aux précédentes études, «gens du voyage», «peuples de la terre» et «éléments naturels» – ces termes étant mon résumé personnel des trois premiers volumes – un tome 4 intitulé «Les travaux et les jours».

La fresque est foisonnante, et le style déjà aisé atteint la liberté de l'évocation, parfois invocation par totale intériorisation des informations apportées au lecteur. Devant l'impossibilité d'en résumer tous les éléments en restant fidèle aux normes de la Revue, je citerai l'importance des chapitres relatifs à l'Iran (ch. 8), entré récemment dans la mouvance bagdadienne, à l'administration centrale islamique dans son lien à Byzance, ce qu'être Arabe veut dire alors que l'Empire abbasside s'étend à des dimensions plus vastes que celui d'Alexandre (ch. 3). Des écoles juridiques aux types de vêtement, du sillon labouré au dinar porteur de pouvoir, le tissage des civilisations sur trame de faits humains et géographiques s'unifie en tapis légers; les sources toujours présentes n'altèrent pas le déroulement du volume en fresque quotidienne: cependant l'étrange plane parmi les lavandières du Nil ou nul Sphinx ne baigne, tandis que l'Arabie est balayée par des orages qui ressuscitent un pays de Saba...

A travers les géographies déjà présentées aux trois tomes précédents, André Miquel éclaire la complexité de l'ample domaine islamique par les demi-teintes de tableaux de genre: sabots d'onagres, soupes afghanes et bassins hydrauliques de Susiane... A lire ce très beau livre où l'on ne cesse de s'instruire, j'ai parfois eu l'impression que l'exotisme était l'Occident.

Comme d'habitude, l'index se déploie avec science, permettant les consultations efficaces. J'y trouve au mot «radhān» qu'ils sont probablement des marchands juifs, non des rhodaniens, et non plus des «des gens du chemin» (en persan), mais tout simplement des groupes de population partis de la région de «Radān», proche de Bagdad (p. 150). J'y retrouve le garum sous le nom de «morri», comme en andalou, mais d'après Ibn Luyūn de Grenade le «sirr» serait plutôt l'extrait intermédiaire entre le poisson et le garum achevé. Quand le savoir s'intériorise en connaissance, et que la familiarité de l'objet d'étude abolit toute distance, la lecture procure science et poésie, tandis que l'horizon s'étend...

*Genève*

*Lucie Bolens*

PETER HILSCH, *Mittelalter. Grundkurs Geschichte 2*. Frankfurt, Athenäum, 1989. 372 S. (Athenäums Studienbücher: Geschichte). ISBN 3-610-07261-X. DM 29.80.

Das Buch behandelt die mittelalterliche Geschichte in recht ansprechender Weise. Neben der politischen Geschichte werden auch wirtschafts- und gesellschaftshistorische Belange miteinbezogen. Die einzelnen Kapitel werden abgeschlossen mit einigen ausgewählten Fragen zum behandelten Stoff, einer knappen Sammlung von Daten und sog. wichtigen Begriffen und einer Bibliographie. Für eine allfällige Unterrichtsvorbereitung dienen könnten die Quellenstücke, die jedem Kapitel beigefügt sind. Das Buch ragt nicht aus der beträchtlichen Reihe ähnlicher Bücher hervor, fällt aber auch nicht ab.

*Bärau*

*Roland Müller*

*Das Buch von der geistigen Armut.* Eine mittelalterliche Unterweisung zum vollkommenen Leben. Aus dem Mittelhochdeutschen übertragen und eingeleitet von NIKLAUS LARGIER, hg. von ALOIS M. HAAS. Zürich/München, Artemis, 1989. 280 S. ISBN 3-7608-0746-1. sFr. 36.80.

Die von Niklaus Largier in einer einfühlsamen Übertragung aus dem Mittelhochdeutschen gebrachte und mit einem Nachwort und präzise-kurzen Anmerkungen zur Verständnishilfe versehene spätmittelalterliche Unterweisung zum vollkommenen Leben, unter dem Namen Taulers und gemeinsam mit seinen echten Schriften überliefert, erlangte in der Neuzeit eine beachtliche Breitenwirkung – dank der lateinischen Übersetzung des Kartäusers Surius auch über den deutschsprachigen Raum hinaus.

Ist der Traktat auch sicher nicht von Tauler selbst verfasst, so ist er doch in seinem Umfeld, in der Tradition der deutschen, rheinischen Mystik und aus franziskanischem Geist heraus entstanden und muss spätestens seit dem Ende des 14. Jahrhunderts vorgelegen haben. Unter dem Titel, der als Leitmotiv des Traktats die Armut und die Nachfolge Christi in den Vordergrund rückt, zerfällt das Buch in zwei Teile: in einen theoretisch-analytischen Teil, der den Gedanken der Armut in seiner Bedeutung für das Verhältnis des Menschen zu Gott entfaltet, und in einen eher praktisch orientierten Teil, der sich aufgrund der Überlegungen zur Armut mit den vier Wegen befasst, die den Menschen ins vollkommene arme Leben führen.

Genf

René Wetzol

Archivio di Stato di Bologna. *La società dei notai di Bologna. Saggio storico e inventario*, a cura di GIORGIO TAMBA. Roma, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1988. 342 p. (Pubblicazioni degli Archivi di Stato, Strumenti CIII).

Il volume esaminato si articola in due parti di uguale consistenza: la prima dedicata alla storia, dettagliata e approfondita, della società dei notai di Bologna e del suo archivio, la seconda all'inventario di quest'ultimo. L'A. analizza dapprima la struttura, le prerogative, i compiti e il funzionamento della società dei notai dalla prima metà del sec. XIII fino alla sua drastica soppressione nel 1797, ponendo in particolare l'accento sui rapporti della stessa con il potere statale (da struttura portante dell'organizzazione comunale podestarile a corporazione professionale nel regime signorile); passa poi alla presentazione dell'archivio della società dei notai, la cui esistenza è documentata già negli statuti della stessa del 1288, illustrandone il contenuto, i vari ordinamenti effettuati e i trasferimenti di sede subiti nel corso dei secoli. Nella seconda parte infine, dopo aver brevemente illustrato i criteri (esclusivamente analitici), adottati, l'A. presenta l'inventario d'archivio, formato da circa un centinaio di unità, che si articola nei fondi: statuti, matricole, ufficiali della società, atti, introiti e spese, debitori verso la società, affitti dei beni, giornali di cassa, instrumenti, copertine (si tratta delle copertine membranacee di 146 registri dispersi, a. 1283–1381). Il volume si chiude con un indice dei nomi citati nell'inventario.

Zurigo

Elsa Mango-Tomei

MARTIN ALIOTH, *Gruppen an der Macht. Zünfte und Patriziat in Strassburg im 14. und 15. Jahrhundert. Untersuchungen zu Verfassung, Wirtschaftsgefüge und Sozialstruktur.* Basel und Frankfurt am Main, Helbing & Lichtenhahn, 1988 (Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft 156 und 156a). 728 S. ISBN 3-7190-1027-9.

Diese umfangreiche Studie zur Sozialstruktur Strassburgs im Spätmittelalter ist schon 1984 als Dissertation bei dem kürzlich verstorbenen Basler Ordinarius František

Graus abgeschlossen worden. Der Verfasser hatte sich bereits in seiner ungedruckten Lizentiatsarbeit mit Fragen der sozialen Schichtung am Beispiel der Stadt Basel im Spätmittelalter beschäftigt. Dabei hatte er versucht, über eine bloss Vermögen-schichtung dadurch hinauszukommen, dass er verschiedene Angaben über wirtschaftliche, rechtliche und verwandtschaftliche Stellung sowie über die Ämterlaufbahnen als Lagemerkmale gewichtete und quantifizierte. Wohl mit dem Ziel einer Differenzierung der am Basler Beispiel aufgrund dieses etwas schematisch durchgespielten quantifizierenden Ansatzes gewonnenen Erkenntnisse, wandte er sich dann den ungemein reichen Quellen der Stadt Strassburg zu.

Da Ausgangspunkt der ausgedehnten Archivarbeit «keine eng umrissene Fragestellung, sondern ein grundsätzliches Interesse an der Strassburger Gesellschaft im Spätmittelalter» bildete (S. 9), musste die Strukturierung der Arbeit aus dem Material selbst entwickelt werden. Anlage und Gang der Untersuchung werden bestimmt durch den sogenannten Dachsteiner Krieg von 1419 bis 1422, einen Konflikt einer Patriziergruppe mit dem Strassburger Rat, bei dem vielfältige Fragen zu Verfassung und Institutionen der Stadt aufgeworfen, Missstimmungen und Antagonismen fassbar werden. Von diesem Angelpunkt aus, den der Verfasser als «Höhepunkt eines langfristigen Interessenskonflikts zwischen den gesellschaftlichen Gruppen» (S. 491) und als «Wendepunkt der Strassburger Sozialgeschichte» (S. 494) interpretiert, werden die Entwicklungen zurück und nach vorn verfolgt. Zwei knappe Abschnitte behandeln das Verhältnis des Bischofs zur Stadt unter starker Betonung der finanziellen Aspekte sowie die Ämter und Institutionen der bischöflichen Stadtverwaltung: Schultheiss, Vogt und Schöffel, Zoller und Salzmitter, das Burggrafenamt in seinem Verhältnis zu den Zünften, Münzmeister und Hausgenossen. Die in der Historiographie geläufige These einer Emanzipation dieser Amtsträger vom Bischof wird als «Wunschtraum des 19. Jahrhunderts» qualifiziert. Diese für das städtische Wirtschaftsleben bis weit ins 15. Jahrhundert hinein höchst bedeutsamen Ämter seien keineswegs schon im 14. Jahrhundert unter den Einfluss von Meistern und Rat gelangt, die ohnehin nur eine von ihrer spezifischen Interessenlage her bestimmte partielle Kontrolle angestrebt hätten. Von besonderem Interesse sind die knappen Ausführungen zum für Strassburg sehr wichtigen Kreditwesen, wobei man hier indessen m. E. wohl anders gewichten müsste, da das Rentengeschäft doch wohl alle anderen Kreditoperationen an Bedeutung weit übertraf. In einem dritten Abschnitt werden die Institutionen der städtischen Selbstverwaltung skizziert: der Rat mit seinen Kollegien und mit seiner Finanzverwaltung, Gericht, Kanzlei, Schöffen und Amman. Nur allmählich und nicht ohne Brüche und Rückschläge drängte die Stadt in einem bis ins 15. und 16. Jahrhundert dauernden Prozess die bischöflichen Einwirkungsmöglichkeiten zurück.

Die Thematik dieser drei ersten Abschnitte kommt jeweils nur so weit in den Blick, als dies dem Kern der Untersuchung dient: der Analyse der Sozialstruktur. Ihr gilt der vierte Abschnitt. Patriziat und Zünfte werden getrennt abgehandelt. Besonderes Interesse darf die hier erstmals aus sehr dichtem Quellenmaterial systematisch erarbeitete Stellung der verschiedenen Constofler-Trinkstuben beanspruchen. Ihre politischen, verfassungsmässigen und gesellschaftlichen Funktionen werden dargelegt. Bei Zünften und Handwerken betont der Verfasser im Einklang mit der neueren Forschung deren hierarchische Abstufung und ihre innere wirtschaftliche und soziale Heterogenität. Besonderes Gewicht legt er auf die erst späte institutionelle und personelle Verfestigung des Zunftsystems, auf zunehmenden Autonomieverlust der Zünfte aufgrund obrigkeitlicher Eingriffe, auf die planmässige Entmachtung gewerblich-handwerklicher Gruppen.

Im 1988 beigefügten Schlusswort stellt der Verfasser seine Ergebnisse in einen weiteren Zusammenhang. Er fasst dabei die spätmittelalterliche Strassburger Geschichte als permanenten Konflikt zwischen den drei Gruppen der ständischen Elite, einer

«kommerziellen Koalition» von Bankiers, Kaufleuten und Besitzern von grossen Investitionsgütern und des Lohnhandwerks mit zunächst offenem Ausgang auf. Der schliessliche Sieg der kommerziellen Koalition sei erst durch die Kriege der Stadt mit dem Strassburger Bischof seit 1392 angebahnt worden. Nicht die ständische Zweiteilung der Strassburger Gesellschaft, sondern der Konkurrenzkampf um Zugang zu Märkten und Einkommensquellen, rivalisierende sozio-ökonomische Koalitionen hätten die Entwicklungsrichtung im Spätmittelalter bestimmt.

Anhänge im Umfang von über 200 Seiten erschliessen eine grosse Materialfülle und fangen ein paar im Vorwort eingestandene Mängel auf, die allerdings besser durch eine sorgfältige Überarbeitung vor der Drucklegung hätten behoben werden sollen. Als Mangel empfinde ich die – bewusst – weitgehend unterlassene Auseinandersetzung mit der bisherigen Literatur. Auch fehlt leider ein Namen- und Sachregister. Zumindest das erste müsste bei einer solchen Publikation selbstverständlich sein. Es soll jedoch mit diesen Hinweisen keineswegs das Verdienst des Autors geschmälert werden, der hier eine Untersuchung vorgelegt hat, die in vielem für die Strassburger Geschichte künftig unentbehrlich und darüber hinaus für die Städtegeschichte des Spätmittelalters allgemein anregend und bedeutend ist.

Zürich

Hans-Jörg Gilomen

ELISA MONGIANO, *La cancelleria di un antipapa. Il bollario di Felice V (Amedeo VIII di Savoia)*. Torino, Deputazione subalpina di storia patria, 1988. 238 p. (Biblioteca storica subalpina 204).

En 1416 la Savoie fut érigée en duché; une trentaine d'années après, un autre événement important marquait l'ascension apparemment irrésistible du premier duc de Savoie Amédée VIII: son élection au trône de saint Pierre par le concile de Bâle (1439). Durant son pontificat, la chancellerie de Félix V produisit 8 registres de lettres qui sont conservés aux Archives d'Etat de Turin, grâce à une donation de la ville de Genève à Charles Emmanuel III de Savoie (1754). Ignorés jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, ces registres n'avaient jamais encore été soumis à une étude d'ensemble. Cette monographie, fruit de minutieuses investigations archivistiques, pallie donc une lacune importante. Elle offre le très grand mérite d'attirer l'attention sur une documentation unique en son genre et encore aujourd'hui pratiquement inexploitée. L'étude paléographique, codicologique et diplomatique (pp. 214–225: liste du personnel de la chancellerie de Félix) est insérée par l'auteur dans une vision large, riche d'éléments nouveaux ayant valeur historique générale. Le besoin de légitimité de Félix V, qui dut s'imposer à la fois à son rival romain Eugène IV et à une assemblée conciliaire très jalouse de ses prérogatives, eut des répercussions concrètes sur le plan de la production diplomatique: le style de datation choisi par la chancellerie de Félix V imite le modèle du concile de Constance et de Martin V, bien évidemment pour se démarquer des nouveautés introduites par Eugène IV.

La documentation contenue dans ces huit registres est avant tout de nature bénéficiale. Contrairement aux décisions prises par le concile de Bâle, qui avait fortement réduit les pouvoirs pontificaux en la matière, Félix V, sans doute pour renflouer sa trésorerie, a concédé à ses familiers un grand nombre de bénéfices ecclésiastiques appartenant aux diocèses qui faisaient partie des Etats savoyards. Il s'agit sans doute d'une documentation qui mériterait d'être analysée soigneusement, dans le cadre d'une prosopographie des élites ecclésiastiques des diocèses romands appartenant alors à l'Etat savoyard (Genève, Lausanne, Sion). Cette politique bénéficiale n'avait pas été mise en place au hasard. En 1444, à la mort de l'évêque François de Metz, la Maison de Savoie put s'assurer l'administration directe de l'évêché de Genève et concrétiser ainsi l'un des principaux objectifs de sa politique.

Sur un plan plus général, l'ouvrage d'E. Mongiano est important pour une étude des rapports entretenus par Félix V et les Etats savoyards. Entre 1439 et 1449, Félix V avait dû s'appuyer sur ses anciens Etats (gouvernés en principe par son fils Louis, en faveur duquel il avait abdicqué en janvier 1440) pour se constituer une obédience; après 1449, après une abdication rudement négociée, l'ancien pape, devenu cardinal-légit, garda de fait un contrôle étatique indiscuté.

Nul doute que cet ouvrage contribuera de manière déterminante à relancer les études sur l'une des figures les plus intéressantes de l'Europe de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Lausanne

Agostino Paravicini Bagliani

Archivio di Stato di Genova, *Notai ignoti. Frammenti notarili medioevali. Inventario*, a cura di MARCO BOLOGNA. Roma, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1988. 404 p. (Pubblicazioni degli Archivi di Stato, Strumenti CIV).

Cet ouvrage offre un inventaire, redigé avec l'aide d'un ordinateur, de fragments médiévaux (surtout abrégés) du fonds «Notai ignoti» de l'Archivio di Stato di Genova. Compilé d'abord selon un *inventaire topographique* selon la situation archivistique actuelle, on a ensuite procédé, en utilisant les éléments résultant de la classification, à une nouvelle inventarisation des fragments, d'où sont issus un *inventaire par notaire*, un *index par localité* (lieu où fut rédigé l'acte) et un *index chronologique* par année selon la date initiale de l'acte. Grâce au travail d'inventarisation et d'indexation, exemplairement programmé et réalisé, de nombreux fragments médiévaux de «Notai ignoti» sont enfin sortis de l'anonymat et ont pu être reliés, pour le moins idéalement, à des notaires connus. L'accès à ce fonds et sa consultation sont désormais possibles aussi pour les non-spécialistes.

Zurigo

Elsa Mango-Tomei

Archivio di Stato di Arezzo, *Fonti per la storia del sistema fiscale urbano (1384-1533)*, inventari a cura di PAOLA BENIGNI, LAURETTA CARBONE e CLAUDIO SAVIOTTI. Roma, Ministero per i beni culturali e ambientali, 1985. 246 p., ill. (Pubblicazioni degli Archivi di Stato, Strumenti, CI).

En 1384, Arezzo perd son autonomie en devenant commune sujette de Florence. Les nouveaux maîtres réforment en partie l'administration fiscale de la commune, notamment en créant de nouveaux postes. C'est le cas du «camarlingo generale», chargé principalement de prélever pour la commune de Florence les impôts indirects, et le cas aussi du «camarlingo comunitativo» de la cité d'Arezzo, préposé, lui, à la perception des impôts directs.

On trouvera dans cet ouvrage d'une part l'inventaire sommaire des registres de comptes tenus par ces deux officiers entre la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et le début du XVI<sup>e</sup>; et d'autre part l'inventaire des «catasti» et autres registres destinés à fixer la fortune des contribuables. Les auteurs ouvrent chacune des sections de ce précieux travail par un exposé soigné de ce que le chercheur doit savoir pour bien utiliser ces sources. Un répertoire des noms propres, ainsi que des listes chronologiques des titulaires des postes de «camarlingo generale» et de «camarlingo comunitativo» rendent aisé l'usage des inventaires. Quelques photographies permettent enfin de se rendre compte de l'allure matérielle des registres.

Sion

Pierre Dubuis

*Humanismus und höfisch-städtische Eliten im 16. Jahrhundert. Humanisme et élites des cours et des villes au XVI<sup>e</sup> siècle.* 23. Deutsch-französisches Historiker-Kolloquium des Deutschen Historischen Instituts Paris in Verbindung mit dem Fachbereich Geschichtswissenschaften der Philipps-Universität in Marburg vom 6. bis 9. April 1987. Hg. von KLAUS MALETTKE und JÜRGEN VOSS. Bonn, Bouvier Verlag, Edition Röhrscheid, 1989, 395 S. (Pariser historische Studien, Bd. 27). ISBN 3-7928-0578-2. DM 112.-.

Das zentrale Anliegen der in diesem Band veröffentlichten 15 Tagungsbeiträge bestand in der Präsentation von Fallstudien über das Verhältnis städtischer und höfischer Eliten in Frankreich und Deutschland zum Humanismus bzw. über deren Rolle bei der Verbreitung humanistischen Gedankengutes in den Gebieten ihres jeweiligen politischen und kulturellen Einflusses. Thematisiert wurde dabei notwendigerweise auch die Frage nach der sozialen Herkunft der humanistisch geprägten Angehörigen dieser Eliten. Es handelte sich also um den kollektiven Versuch, das ideen- und bildungsgeschichtliche Phänomen des Humanismus von einem sozial- und mentalitätshistorischen Ansatz her zu untersuchen.

Direkt oder indirekt beschäftigen sich alle Aufsätze mit den Thesen eines amerikanischen Historikers, der in dem Bande selber nicht zum Wort kommt. In mehreren Arbeiten der 70er und 80er Jahre hat George Huppert die Ansicht vertreten, dass die bürgerlichen Eliten französischer Städte im 16. Jahrhundert eine wichtige Rolle als Multiplikatoren der «*studia humanitatis*» gespielt hätten und dass es sich bei diesen «*marchands-bourgeois*» vielfach um Leute handelte, die in die Nobilität aufstiegen, ohne sich dem traditionellen Selbstverständnis des Geburtsadels (d. h. der «*gentilshommes*») anzuschließen. Diese Auffassung findet in den vorliegenden Einzeluntersuchungen über französische Städte teilweise ihre Bestätigung, im Hinblick auf deutsche Städte und fürstliche Territorien wird sie differenziert, mit Vorbehalten versehen und gelegentlich auch abgelehnt. Volle Zustimmung erhält sie in der Fallstudie über München (Alois Schmid).

Auch abgesehen von der Auseinandersetzung mit Huppert erscheinen die Diskussionsbeiträge von grossem und vielseitigem Interesse. Dass zahlreiche Fragen noch weiterer Erforschung bedürfen, ist freilich nicht zu übersehen (Hermann Weber, «*Erste Bilanz*»).

Die kurze Anzeige kann nicht vollständig sein. Sie muss sich auf die Erwähnung einiger weniger Untersuchungen beschränken, die von besonderem Gewicht sind. Unter den französischen Fallstudien trifft dies unseres Erachtens für diejenigen von Jean Jacquart über Paris, von Jean Meyer über die bretonischen Städte, von Klaus Malettke über Troyes und von Gabriel-André Pérouse über Lyon zu. Sehr reichhaltig dokumentiert behandelt Jean-Luc Le Cam die Verbreitung humanistischer Wissenschafts- und Bildungsideale in der Stadt Braunschweig und in den herzoglich-braunschweigischen Territorien bis zur Gründung der Universität Helmstedt (1576). Thomas Klein beschreibt das Verhältnis zwischen Humanismus und höfisch-städtischen Eliten im sächsisch-thüringischen Raum; er bezieht als einziger Autor auch ostdeutsche Aspekte in die vergleichende Diskussion ein. Der einzige Ausblick über Frankreich und das deutsche Reich hinaus führt in die Grenzstadt Basel. In einer besonders ausführlichen und manche neuen Beobachtungen enthaltenden Abhandlung beschreibt Beat R. Jenny die Geschichte und Ausstrahlungskraft der städtischen Lateinschulen. Das wichtigste Ergebnis der Studie besteht aber in der Bestätigung der Einsicht, wonach die Blüte des Humanismus in Basel bis ins späte 16. Jahrhundert hinein durchwegs und vor allem dem Buchdruck zuzuschreiben war.

*Basel*

*Hans R. Guggisberg*

RICHARD VAN DÜLMEN, *Religion und Gesellschaft*. Beiträge zu einer Religionsgeschichte der Neuzeit. Frankfurt, Fischer, 1989. 240 S. (Sozialwissenschaft Fischer; Originalausgabe). ISBN 3-596-26644-0. DM 19.80.

Die meisten der in diesem Band vereinigten Aufsätze sind im Laufe der letzten zwei Jahrzehnte schon in Zeitschriften und anderen Sammelbänden erschienen. Sie verstehen sich als Beiträge zu einer strukturalistisch konzipierten Religionsgeschichte im Rahmen einer sozial- und mentalitätsgeschichtlichen Erforschung der europäischen Vergangenheit, vornehmlich in der frühen Neuzeit. Durchwegs geht es dem Autor um die Darstellung religiöser Alltagskultur und um die Sichtbarmachung des religiösen Bewusstseins bestimmter sozialer Gruppen. Die konkreten Aufgaben einer neuen religionsgeschichtlich ausgerichteten Sozialforschung werden im zehnten und letzten Beitrag besonders klar und programmatisch formuliert.

In den übrigen Aufsätzen trifft man dennoch immer noch (und wohl unvermeidlicherweise) auf zahlreiche personen- und institutionsgeschichtliche Darlegungen, auf lange Abschnitte über theologische und kirchengeschichtliche Publikationen des 17. und 18. Jahrhunderts sowie auf recht «traditionell» anmutende geistesgeschichtliche Betrachtungen über Reformation und Aufklärung in Deutschland. Die Aufsätze über «Reformation und Neuzeit», «Das Täuferium als sozialreligiöse Bewegung» und «Volksfrömmigkeit und konfessionelles Christentum im 16. und 17. Jahrhundert» offenbaren profunde Quellen- und Literaturkenntnis, wirken aber in ihren Konklusionen nicht besonders originell. Interessanter ist die Studie über «Reformationsutopie und Sozietätsprojekte bei Johann Valentin Andreae», und sehr spannend wird die Lektüre, wenn man die drei Aufsätze über Späthumanismus und Aufklärung im katholischen Deutschland erreicht hat: «Die Gesellschaft Jesu und der bayerische Späthumanismus», «Phasen der Aufklärung im katholischen Bayern», «Antijesuitismus und katholische Aufklärung in Deutschland». Was hier über die Auseinandersetzungen um den Jesuitenorden, über die Bedeutung der Jesuiten für das deutsche Universitätswesen und über den 1776 entstandenen Illuminatenbund dargelegt wird, dürfte auch denjenigen Leser faszinieren, der die grösseren Werke des Autors zu diesen Themenbereichen bereits kennt. Die Ausführungen über die Entwicklungsphasen der Aufklärung besonders in Bayern und über deren verschiedene Trägergruppen sind lehrreich und überzeugend.

Dasselbe gilt von der zusammenfassenden Abhandlung über «Entzauberung der Welt: Christentum, Aufklärung und Magie». Wenn die Tendenz zu einem gewissen Schematismus hier auch nicht zu übersehen ist, wird doch deutlich, dass v. D. auf einem schwierigen Forschungsgebiet nicht nur höchst kenntnisreich, sondern auch mit sinnvollen und erfolversprechenden Fragestellungen arbeitet.

Etwas aus dem Rahmen der Sammlung fällt der an sich ebenfalls informative Aufsatz «Der deutsche Katholizismus und der Erste Weltkrieg». Leider fehlt dem Band ein Register. Dass sich die Beiträge vornehmlich auf Einzelthemen der deutschen Geschichte beziehen, hätte im Gesamttitel der Sammlung zum Ausdruck kommen dürfen.

Basel

Hans R. Guggisberg

*Reformation und Revolution. Beiträge zum politischen Wandel und den sozialen Kräften am Beginn der Neuzeit. Festschrift für Rainer Wohlfeil zum 60. Geburtstag.* Hg. von RAINER POSTEL und FRANKLIN KOPITZSCH. Stuttgart, Steiner Wiesbaden, 1989. 329 S. ISBN 3-515-05164-4. DM 98.-.

Seit langem ist der Hamburger Historiker Rainer Wohlfeil als vielseitig ausgewiesener Kenner der deutschen Reformation und der Geschichte ihrer Historiographie bekannt. Er hat aber auch auf anderen Gebieten verdienstvoll gearbeitet, so u. a. über



Themen der deutschen Militärgeschichte und der frühneuzeitlichen politischen Geschichte Spaniens.

Die vorliegende, mit einiger Verspätung erschienene Festschrift ist auf den Bereich der Reformationsgeschichte beschränkt. Die 17 aufgenommenen Aufsätze werden in 6 thematisch einheitlichen Unterabschnitten präsentiert. Dadurch ergibt sich eine bei solchen Sammelwerken sonst eher selten anzutreffende innere Kohärenz und eine äusserliche Übersichtlichkeit, die die Lektüre erleichtert. Das Buch versteht sich nach den Worten der Herausgeber als Fortführung und Vertiefung der Forschungsdebatten, die in der Bundesrepublik Deutschland und auch in der DDR in den letzten Jahren geführt worden sind und teilweise immer noch geführt werden. Die Beiträge sind allerdings von unterschiedlichem Gewicht. Verhältnismässig weiträumige Überblicke über die neuere und neueste Forschungsgeschichte wechseln ab mit relativ eng geführten Erörterungen zu bisher kaum oder überhaupt nicht bekannten Einzelquellen. Ausblicke auf ausserdeutsche Entwicklungen sind selten. Sie führen nach Spanien (H. Pietschmann über den «Comunidades»-Aufstand in Kastilien im Vergleich zum deutschen Bauernkrieg) und nach England (W.D. Gruner über die politischen und religiösen Veränderungen unter Heinrich VIII.).

Zu den interessantesten Aufsätzen gehört derjenige von P. Blickle über «Die zwölf Artikel der Schwarzwälder Bauern von 1525». Hier wird aufgrund einer sehr einleuchtenden Dokumentation dargelegt, dass der deutsche Bauernkrieg «wohl doch eher als kohärentes Ereignis mit gemeinsamer Zielsetzung und Organisationsstruktur» denn als «eine Summe lokaler und regionaler Aktionen» verstanden werden muss. Über die Interpretationsgeschichte des Bauernkriegs äussern sich M. Steinmetz und – besonders vielseitig – F. Kopitzsch. Sehr lesenswert sind darüber hinaus die Beiträge von A. Friesen «The Intellectual Development of Thomas Müntzer», G. Vogler «Thomas Müntzer und die Städte» sowie der Aufsatz von H.-Chr. Rublack, «Zur Rezeption von Luthers *De votis monasticis iudicium*». In einen ebenso schwierigen wie faszinierenden Themenbereich führen die Betrachtungen von H.-J. Goertz über «Träume, Offenbarung und Visionen in der Reformation». Was hier als Skizze vorgelegt wird, verdient ohne Zweifel weitere Erforschung und Ausarbeitung.

Dem Sammelband gebührt das Interesse eines weiteren Fachpublikums. Er vermittelt in der Tat eine ganze Reihe neuer Forschungsergebnisse und Einsichten. Leider fehlt ein Register.

Basel

Hans. R. Guggisberg

VERA ZIMÁNYI, *Economy and Society in Sixteenth and Seventeenth Century Hungary (1526–1650)*. Translated by MÁTYÁS ESTERHÁZY. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1987. 120 S. (Studia Historica Academiae Scientiarum Hungaricae 188). ISBN 963-05-4404-0. \$ 14.–.

Während dem von der Autorin behandelten Zeitabschnitt wurde die als historisches Ungarn bezeichnete Grossregion vermehrt in das internationale Wirtschaftsgeschehen hineingezogen. Die damit verbundenen Entwicklungen insbesondere in den Bereichen der Bevölkerung, der Landwirtschaft, der Preisgestaltung, des Aussenhandels, des Handwerks und der Montanwirtschaft, der Fiskalität und der Sozialstrukturen werden in dieser handbuchartigen Darstellung sorgfältig behandelt. Der Landwirtschaftsboom des 16. Jahrhunderts und sein Abschwingen in der ersten Hälfte des 17. Jahrhunderts sowie der generelle Rückgang der Städte erfahren besondere Beachtung. Neben Werken in ungarischer Sprache enthält die ausführlich kommentierte Bibliographie auch die Titel mehrerer in deutscher oder englischer Sprache veröffentlichter Arbeiten.

Stettlen

Martin Körner

BERND ROECK, *Bäcker, Brot und Getreide in Augsburg*. Zur Geschichte des Bäckerhandwerks und zur Versorgungspolitik der Reichsstadt im Zeitalter des Dreissigjährigen Krieges. Sigmaringen, Thorbecke, 1987, 274 S., Abb., Graphiken, Karten, Tabellen. ISBN 3-7995-6941-3. DM 38.-.

Über den Zugang des Brots und der Bäcker stellt der Verfasser sozialgeschichtliche Aspekte in den Mittelpunkt der Erörterung. Zuerst behandelt er Grundprobleme der städtischen Ver- und Entsorgung (Licht, Wärme, Wasser, Fleisch und Fisch). Dann stellt er die Frage nach der Konsumentenzahl, indem er die Entwicklung der Bevölkerung und der Bevölkerungspolitik nachzeichnet. Eingehend untersucht er die Herkunft des Getreides aus der näheren Umgebung, aus Bayern und weiter entfernten Anbaugebieten, die Vorräte der Stadt und die Versorgungspolitik des Rats, den Augsburger Getreidemarkt und dessen Kontrolle, die Einflussnahme des Rats auf Brotherstellung und Brotpreis. Das letzte Kapitel ist den Bäckern gewidmet, ihren Arbeits- und Einkommensverhältnissen, ihren sozio-politischen Auseinandersetzungen und ihrer wirtschaftlichen Lage am Ende des Dreissigjährigen Krieges. Im Anhang findet der interessierte Leser eine Transkription der Bäckerordnung vom 27. April 1606.

Stettlen

Martin Körner

ANNIK PARDAILHÉ-GALABRUN, *La naissance de l'intime. 3000 foyers parisiens, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles*. Travaux du Centre de recherches sur la civilisation de l'Europe moderne. Introduction de PIERRE CHAUNU. Paris, PUF, 1988. 523 p. (Collection Histoires). ISBN 2-13-041-460-5. 250 FF.

Quel historien n'a pas cédé à la fascination que provoque la lecture des inventaires après décès chez celui qui laisse son imagination donner forme, odeur et consistance aux objets énumérés par ces documents, dont le but premier était pourtant de déterminer la valeur d'une succession? Or, le plus souvent, la sécheresse des descriptions, l'étrangeté du monde dans lequel il pénètre et l'accumulation des termes qu'il ne parvient pas à identifier, l'incitent à sélectionner un domaine ou une époque qui lui deviendront peu à peu assez familiers pour qu'il puisse en maîtriser tous les aspects – matériels et symboliques. Fondé sur une cinquantaine de mémoires de maîtrise et une thèse centrés sur le foyer et sur l'habitat parisiens, l'ouvrage d'A. Pardailhé-Galabrun et de son équipe évite les écueils que rencontre le chercheur isolé et parvient à présenter une synthèse des renseignements que fournissent 2783 inventaires après décès sur les foyers parisiens et sur leurs habitants, de la fin du XVI<sup>e</sup> à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il se situe dans la ligne des enquêtes et des séminaires qui ont été consacrés à ce type de documents depuis une dizaine d'années; les quelques pages consacrées à la critique de cette source sont riches d'enseignements pour quiconque désire l'utiliser.

Comme s'il traversait des cercles concentriques de plus en plus rapprochés et fins, le lecteur survole d'abord les quartiers de Paris, passant ensuite aux pâtés de maisons (étudiés d'un point de vue spatial, mais aussi social) et aux bâtiments eux-mêmes, pour pénétrer enfin dans l'intimité des foyers: leurs différents éléments – pièces d'habitation, ustensiles, outils, objets de culture et d'ornement – sont alors minutieusement étudiés en fonction de leurs propriétaires, de l'époque à laquelle ils apparaissent et des gestes et comportements dont ils sont les révélateurs. Si l'on observe avec intérêt la conjonction qui s'opère dans la seconde partie du XVIII<sup>e</sup> siècle entre divers progrès techniques et un désir accru de confort (en termes d'espace, de chauffage, d'éclairage et d'hygiène), aussi bien que de plaisirs d'ordre esthétique, l'on est obligé de constater que la vie de la majorité des gens reste pourtant grevée de contraintes et d'inconforts que seule l'ère industrielle parviendra à éliminer petit à petit.

Lorsqu'il lui faut pallier les silences des inventaires, A. Pardailhé-Galabrun recourt aux récits de voyageurs, aux documents iconographiques ou aux ouvrages savants de

l'époque. On lui sait gré d'avoir utilisé d'une manière exhaustive les données fournies par les mémoires sur lesquels elle s'appuie: un échantillon aussi vaste permet de mettre au jour des perles rares! A elle seule, la troisième partie, consacrée aux objets et enrichie de nombreux petits «états de la question», représente un véritable guide de la quotidienneté d'ancien régime.

Genève

Liliane Mottu-Weber

EDWARD A. WRIGLEY, *Continuity, chance and change. The character of the industrial revolution in England*. Cambridge, Cambridge University Press, 1988. 146 p.

La Révolution industrielle anglaise est-elle morte? Depuis une quinzaine d'années, les historiens ont été toujours plus nombreux à l'annoncer. Se basant principalement sur un matériel statistique qu'ils ne cessent de triturer selon leurs dernières intuitions contrafactuelles ou les démonstrations économétriques les plus sophistiquées, ces révisionnistes ont surtout mis en évidence la structure dualiste de l'économie anglaise pour montrer que l'émergence des secteurs modernes, porteurs de changements, a été longtemps freinée par la prégnance des secteurs traditionnels. Sans du tout nier la réalité d'une croissance sur une longue durée, Edward Wrigley, qui s'est fait remarquer en 1981 par un monumental ouvrage sur la population anglaise (WRIGLEY, E. A., et SCHOFIELD, R. S., *The population history of England 1541-1871: a reconstruction*, Londres, 1981), ne remet pourtant pas fondamentalement en cause la pertinence de ce schéma qui fait table rase de l'image longtemps admise de la Révolution industrielle, celle d'une cassure profonde et brusque du processus économique au terme d'une évolution cumulative, progressive et unitaire de ses composantes. Mais ce que plusieurs historiens ont réussi à décrire avec plus ou moins de bonheur comme étant un nouveau modèle de croissance, Wrigley tente de le comprendre dans une nouvelle perspective.

Les changements qui prennent place au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles doivent être interprétés comme le produit de deux modes différents de croissance qui n'ont eu qu'une relation tout à fait accidentelle au début de leur processus. Jusque dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle, le mode de croissance dominant était essentiellement lié à une économie basée sur des ressources organiques. C'était le type même d'économie («the advanced organic economy») qui servait de cadre de référence aux économistes classiques pour montrer que la croissance était forcément limitée parce qu'inexorablement soumise à la lois des profits marginaux décroissants. Wrigley postule que l'émergence d'une économie basée sur des ressources minérales («the mineral-based energy economy») permit d'éliminer la dépendance d'une partie du système productif envers la productivité du sol et des matières premières organiques. Se référant implicitement à la thèse des pénuries relatives, il peut ainsi soutenir que le passage d'un modèle de croissance à l'autre n'eut qu'un caractère fortuit en Angleterre qui, placée au XVIII<sup>e</sup> siècle dans des conditions similaires à la Hollande, connut pourtant par la suite un destin totalement différent. Si les prémisses de cette démonstration se trouvaient déjà en germe dans le *Prométhée libéré* de David Landes, il faut rendre grâce à Wrigley d'en expliciter les nombreuses facettes et surtout d'en mesurer toute la portée. Son passionnant essai ne manquera en tout cas pas de raviver un débat qui s'avère inépuisable. A cet égard, la Révolution industrielle anglaise est encore loin d'être morte.

Londres

Laurent Tissot

JENS HAUSTEIN, *Der Helden Buch. Zur Erforschung deutscher Dietrichepik im 18. und frühen 19. Jahrhundert*. Tübingen, Niemeyer, 1989. 273 S. (Hermaea 58). ISBN 3-484-15058-0. DM 86.-.

Die leicht überarbeitete und gekürzte Göttinger Dissertation Jens Hausteins sieht sich nicht zuletzt auch als Beitrag zur Geistes- und Mentalitätsgeschichte. Am Beispiel der Erfassung deutscher Dietrichepik im gedruckten «Heldenbuch» wird ein Jahrhundert Germanistik samt ihrer gelehrten Vorformen (1750–1850) exemplarisch vorgeführt. Die zahlreichen Ausgaben des «Heldenbuchs» dieser Zeit spiegeln den mit ihnen verbundenen Streit um ihre Form und ihre mögliche oder zu beabsichtigende Wirkung. Ein zweiter Teil der Untersuchung geht konkreter der Diskussion um die damals für aufklärerische Gelehrte und romantische Mittelalterenthusiasten gleichermaßen brennenden Fragen nach, ob Dichtung als Mittel nationaler Bewusstseinsbildung eingesetzt werden könne und ob die Erneuerung der Sprache und der zeitgenössischen Poesie mit Hilfe mittelalterlicher Beispiele möglich sei. Der letzte Teil ist dann der Auseinandersetzung des frühen 19. Jahrhunderts um die Gattungszugehörigkeit und Deutungsmöglichkeit des «Heldenbuchs» gewidmet.

Die bis zu Haustein nicht aufgearbeitete Forschungsgeschichte des bereits ab dem 15. Jahrhundert durch gedruckte Sammel- und Einzelausgaben vorliegenden und sehr populären «Heldenbuchs» zeigt, wie dieses das Bild von mittelalterlicher Literatur und damit indirekt auch vom Mittelalter selbst zu prägen vermochte.

Genf

René Wetzel

*Goethe als Sammler. Kunst aus dem Haus am Frauenplan in Weimar.* Katalog zur Ausstellung, Strauhof Zürich. Zürich, Offizin Zürich, 1989. 176 S., Abb. (Strauhof Reihe, Bd. III). ISBN 3-907495-07-1. sFr. 58.–.

Dass Goethe auch ein universeller Sammler war, bewunderte die gebildete Welt bereits zu seinen Lebzeiten. Und Goethe, den Wert der zusammengetragenen graphischen Blätter, Bilder, Gemmen, Münzen und Steine wohl wissend, bestimmte, dass seine «Sammlungen jeder Art» ungeschmälert erhalten bleiben sollten. Und so geschah es. Als das Haus am Frauenplan samt den Sammlungen vor gut hundert Jahren in öffentlichen Besitz überging, konnte die wissenschaftliche Erschliessung des Goetheschen Sammlungsguts beginnen. Gleichzeitig wurde dem interessierten Publikum mit der Öffnung des Wohnhauses am Frauenplan ein Teil dieser Sammlungen zugänglich gemacht. – Einige ausgewählte Stücke der Goetheschen Kunstsammlung haben nun sogar für einmal Weimar verlassen und sind vom 2. November 1989 bis zum 21. Januar 1990 im Strauhof in Zürich ausgestellt.

Zu dieser Ausstellung ist ein Katalog erschienen, den es zu rühmen gilt und dessen Wert sich darin zeigt, dass er auch unabhängig vom Besuch der Ausstellung in eindrücklicher Weise Goethe als Kunstsammler darzustellen vermag. Alle vier an diesem Werk beteiligten Autoren sind innerhalb der «Nationalen Forschungs- und Gedenkstätten der klassischen Literatur» in Weimar tätig und somit seit langem und aufs engste mit der Welt Goethes vertraut. Dementsprechend sind die Artikel zu ausgewählten Sammelobjekten geraten: Einerseits wird das einzelne Kunstwerk gewürdigt, werden also Künstler, Thema, Technik besprochen; andererseits nimmt die Klärung von Goethes Beziehung zum jeweiligen Kunstwerk breiten Raum ein, wobei die Autoren kenntnisreich auf Tagebücher und Briefe zurückgreifen und dem interessierten Leser so Goethes Erwerb und Bewertung des einzelnen Sammlungsguts vor Augen führen. – Nicht nur in dieser wissenschaftlichen Hinsicht befriedigt der Katalog: Ergänzt werden die einzelnen Kommentare durch ganzseitige Reproduktionen, die mal in Schwarzweiss, mal in Farbe auch diffizile Zwischentöne der einzelnen Kunstblätter wiederzugeben vermögen. – Das Verzeichnis aller dreihundert in Zürich ausgestellten Objekte beschliesst das geglückte Werk, welches über die Ausstellung hinaus als Beitrag zum Thema «Goethe und die Kunst» von Bedeutung sein wird.

Zürich

Ulrich Landeck

ERWIN MATSCH, *Der Auswärtige Dienst von Österreich(-Ungarn) 1720–1920*. Wien/Köln/Graz, Böhlau, 1986. 298 S., Abb. ISBN 3-205-07269-3. öS 580.–/DM 88.–.

Bei der vorliegenden Arbeit handelt es sich um eine Neubearbeitung und Erweiterung der 1980 im gleichen Verlag erschienenen «Geschichte des Auswärtigen Dienstes von Österreich(-Ungarn) 1720–1920». Sie hat nicht so sehr die Geschichte der diplomatischen Beziehungen der Habsburger Monarchie zum Thema als die Geschichte und das Funktionieren der mit der Pflege dieser Beziehungen betrauten Behörden. Sie bezieht darum die materielle Aussenpolitik nur dort ein, wo dies zur Abrundung der Beschreibung nötig ist.

Einleitend erörtert der Verfasser die staatsrechtlichen Grundlagen für eine die Gesamtheit der habsburgischen Länder, und insbesondere auch Ungarn, repräsentierende Aussenpolitik der Dynastie. Von grundlegender Bedeutung waren dabei zuerst die pragmatische Sanktion von 1713 – mit deren Genehmigung 1723 die ungarischen Stände einschränkende, ihre Souveränität garantierende Bedingungen verbanden – und später der österreichisch-ungarische Ausgleich von 1867 – der von Ungarn aus gesehen nur eine authentische Interpretation der Pragmatischen Sanktion darstellte und der tatsächlichen Realunion mit Österreich den völkerrechtlichen Anstrich einer blossen Personalunion geben sollte. Tatsächlich war der Einfluss Ungarns auf den Auswärtigen Dienst der Donaumonarchie institutionell wie personell gewährleistet. Unter den nach 1867 amtierenden «Ministern des kaiserlichen und königlichen Hauses und des Äusseren», also den eigentlichen Regierungschefs der Doppelmonarchie, stammten bedeutende Persönlichkeiten aus dem teilsouveränen Ungarn. Unter ihnen der Mitbegründer des Zweibunds, Julius Graf Andrássy d. Ä., sowie sein Sohn, dem es in seiner kurzen Amtszeit beim Zusammenbruch 1918 aufgegeben war, dieses Bündnis wieder aufzukündigen.

Im Hauptteil befasst sich der Autor, der seit 1954 dem österreichischen Auswärtigen Dienst angehört und u. a. auch einige Jahre als Attaché in Bern tätig war, mit den Ämtern, die im Laufe der Zeit mit der Leitung des Auswärtigen Dienstes betraut waren. Die Reihe beginnt mit dem durch die Ferdinandeische Hofordnung 1527 eingesetzten Geheimen Rat, bzw. der Geheimen Konferenz, die beide ebensowohl für die Angelegenheiten des deutschen Reiches wie der österreichischen Politik zuständig waren. Eine Trennung dieser Bereiche erfolgte, als Ferdinand II. 1620, zu Beginn des Dreissigjährigen Krieges, eine Österreichische Hofkanzlei mit der Wahrung der österreichischen Interessen im engeren Sinne beauftragte. Eine wirklich klare Kompetenzausscheidung im Dschungel der verschiedenen sich konkurrenzierenden Staatsstellen liess aber noch hundert Jahre auf sich warten, bis Karl VI. die zentrale Leitung der «haus- und staatsachen» einer neuen Hof(staats)kanzlei übertrug. Maria Theresia nahm wenig später im Abwehrkampf gegen Friedrich II. von Preussen eine neuerliche Straffung der aussenpolitischen Führung an die Hand. Dem neuen Amt, das sich von 1753 an «kaiserlich-königliche geheime Hof- und Staats-Cantzley der auswärtigen Geschäfte» nannte, stand während nahezu 4 Jahrzehnten mit Fürst Wenzel Kaunitz (1753–1792) einer der bedeutendsten Staatsmänner der Monarchie vor. Und ebenso lange verwaltete es zu Beginn des 19. Jahrhunderts Metternich (1809–1848), der «Staatsmann des europäischen Gleichgewichts». Dessen Sturz in der Revolution von 1848 liess auch die Reorganisation des Auswärtigen Dienstes als wünschenswert erscheinen. Als «Minister des kaiserlichen (und königlichen) Hauses und des Äusseren» stand bis 1918 der Regierungschef an seiner Spitze.

Ein vollständiges Inventar der im Lauf der Neuren Geschichte errichteten über 60 österreichischen diplomatischen Missionen und Vertretungen beschliesst den Textteil des Buches. Ein Kuriosum: Die Reihe fest etablierter Vertretungen beginnt mit der im Jahr 1547 errichteten Mission in Konstantinopel. Mit deren Schliessung, d. h. mit der Liquidation des gesamten Auswärtigen Dienstes der Habsburger Monarchie am

11. November 1918, gingen auch die dauerhaftesten und längsten Beziehungen der Dynastie zu Ende, die Beziehungen zum «Erbfeind», dem Osmanischen Reich.

Der Anhang umfasst einige für die Konstituierung der Amtsstellen des A. D. wichtige Dokumente. Eine vollständige Reihe von Porträts aller zwischen 1720 und 1918 amtierenden Chefs der österreichisch-ungarischen Aussenpolitik gibt dem Text eine wertvolle Veranschaulichung.

*Winterthur*

*Walther Rupli*

BARBARA TUCHMAN, *Der erste Salut*. Aus dem Amerikanischen übersetzt von O. P. WILCK. Frankfurt, Fischer, 1988. 467 S. ISBN 3-10-080006-0. DM 48.–.

In ihrem letzten Buch stellt die Autorin auf eindrückliche Weise die Zeit zwischen der Unabhängigkeitserklärung von 1776 und der offiziellen Anerkennung der Vereinigten Staaten 1783, besiegelt mit dem Frieden von Paris, dar. Der erste Salut wurde im November 1776 von St. Eustatius, einer niederländischen Besitzung in Westindien, abgefeuert und galt der «Andrea Doria», einem Schiff, das zur kleinen Seestreitmacht der neugegründeten Vereinigten Staaten von Amerika gehörte. Damit wurde zum ersten Mal die Flagge des amerikanischen Kontinentalkongresses anerkannt. Doch ist diese für Amerika bedeutende Episode keineswegs das Wichtigste am ganzen Buch. Mit Akribie hat Tuchman recherchiert und eine umfassende Geschichte der kriegerischen Auseinandersetzungen zwischen den Briten, Franzosen und Holländern um die USA vorgelegt, die durch ihre klare Sprache besticht. Nicht die einzelnen Ereignisse sind wichtig, sondern deren Einbettung in die Geschichte der Nationen. So wird der Aufstieg der Holländer zur führenden Seemacht ebenso geschildert, wie derjenige der Briten. Trotz der ausführlichen Beschreibung des Seekrieges wäre es falsch anzunehmen, die Autorin halte viel von den grossen Seeschlachten. Im Wesentlichen schliesst sie sich den Äusserungen eines französischen Ministers des 18. Jahrhunderts an, der meinte, es handle sich um «piff poff auf der einen Seite, dann auf der anderen, und die See» sei danach so salzig wie zuvor. Dies mag manchmal tatsächlich diesen Eindruck hinterlassen haben, doch ist in Rechnung zu stellen, dass der siegreiche Ausgang einer Seeschlacht durch zwei Imponderabilien – die wechselnden Windverhältnisse einerseits und die oft miss- oder gar unverständliche Kommunikation zwischen den einzelnen Schiffen einer Flotte auf der anderen Seite – bestimmt wird. Der Anhang mit einer Zeittafel, guten, nützlichen Karten sowie einem hilfreichen Anmerkungsapparat mit umfassender Bibliographie machen das Buch erst recht lesenswert.

*Bern*

*Olivier Desarzens*

MARTIN SCHÄFER, *Maximilian II., König von Bayern*. München, Heyne, 1989. 188 S., Abb. (Heyne Biographien). ISBN 3-453-02620-9. DM 12.80.

Diese Biographie versucht, die Persönlichkeit des Bayern-Königs darzustellen. Das Ergebnis dient höchstens den interessierten Laien, vermag aber die Ansprüche von Fachhistorikern bei weitem nicht zu erfüllen.

*Bärau*

*Roland Müller*

*Landwirtschaft und industrielle Entwicklung. Zur ökonomischen Bedeutung von Bauernbefreiung, Agrarreform und Agrarrevolution*. Hg. von TONI PIERENKEMPER. Stuttgart, Steiner Wiesbaden, 1989. 261 S., Tabellen. ISBN 3-515-05274-7. DM 76.–.

Bei der von Toni Pierenkemper herausgegebenen Publikation handelt es sich um die gedruckte Fassung der Vorträge einer 1987 organisierten Arbeitstagung. In zwei

Hauptteilen werden die Agrarreformen in deutschen Territorien des 19. Jahrhunderts behandelt und auch Überlegungen angestellt über den Agrarsektor und seine Funktion in der heutigen Entwicklungspolitik. Jeder einzelne Beitrag ist mit einem Kommentar versehen. Es handelt sich nicht um eine rein historische Arbeit, vielmehr sollen auch die Strategien unter den heutigen Verhältnissen in der dritten Welt bedacht werden. In diesem Sinn ist der Sammelband eine Bestandesaufnahme und Gewissenserforschung heutiger deutscher Entwicklungspolitik. Teilweise erscheint allerdings der Zusammenhang ein bisschen gesucht, können doch historische Situationen niemals einfach miteinander verglichen werden, da die Voraussetzungen und die zeitliche Situation als Summe zahlreicher Faktoren immer wieder verschieden sind.

*St. Gallen*

*Werner Vogler*

DEA BIRKETT, *Spinsters abroad. Victorian Lady Explorers*. Oxford/New York, Blackwell, 1989. 300 p.

L'ère victorienne n'a pas été particulièrement tendre pour les femmes. Confinées dans les sphères domestiques et charitables quand il ne s'agissait pas, pour les moins chanceuses, de se mêler encore aux duretés du travail industriel, elles n'ont guère eu le choix de s'adonner à d'autres domaines d'activités (politique, affaires, etc.) strictement réservés aux hommes. Supportant mal la rigidité de ces conventions qui pouvaient néanmoins dans certains cas leur assurer une sécurité et un confort matériel, plusieurs d'entre elles – Mary Gaunt, Mary Kingsley, Isabella Bird, Marianne North, Gertrude Bell parmi les plus connues – n'ont pourtant pas hésité à chercher sous d'autres cieux une liberté qui leur était refusée sur le sol anglais. Délaissant les hordes touristiques qui suivaient scrupuleusement les chemins battus des agences de voyage, elles ont parcouru, seules et aux prix parfois de grandes difficultés, des territoires peu connus de l'Afrique, l'Asie ou l'Amérique, collectant des informations géographiques, archéologiques, ethnologiques, botaniques et zoologiques au grand étonnement, mêlé de profonde méfiance, des sociétés savantes qui fleurissaient à cette époque parmi les élites (masculines) culturelles et scientifiques de l'Angleterre.

Le passionnant portrait qu'en dresse Dea Birkett sur la base de nombreux ouvrages, récits, journaux personnels et correspondances laissés par ces intrépides voyageuses fait apparaître une image nuancée, loin des stéréotypes et des clichés communément admis qui nous les présentent, selon les points de vue, comme de vieilles excentriques ou de véritables héroïnes féminines. Déchirées entre le désir de rompre avec une société qui les étouffait sous de multiples contraintes et l'irrésistible attachement, au contact des sociétés *primitives*, à des formes, des valeurs et des conduites qu'elles cherchaient précisément à fuir, ces femmes ont autant profité des préjugés de leur temps qu'elles en ont été les victimes. Cette quête d'une nouvelle identité prend ainsi des aspects contradictoires, surprenants et parfois douloureux que Dea Birkett restitue dans toute leur foisonnante complexité et leur dramatique intensité.

*Londres*

*Laurent Tissot*

CHAIM SCHATZKER, *Jüdische Jugend im zweiten Kaiserreich. Sozialisations- und Erziehungsprozesse der jüdischen Jugend in Deutschland, 1870–1917*. Frankfurt, Lang, 1988. 312 S. (Studien zur Erziehungswissenschaft, Bd. 24). ISBN 3-8204-1512-1. DM 69.–.

In der aktuellen Diskussion über den Weg in eine multikulturelle Gesellschaft der Gegenwart ist das Buch des israelischen Erziehungswissenschaftlers und Historikers Chaim Schatzker (Universität Haifa) besonders beachtenswert und lehrreich. Es be-

schreibt in 20 Kapiteln, die sich mit den verschiedenen Sozialisationsfaktoren in der Gesellschaft (wie Schulen, Lehrbücher, Familie, Religion, Vereine, Literatur, Militär, Beruf, Jugendbewegung u. a.) beschäftigen, den widersprüchlich verlaufenen Integrationsprozess der jüdischen Jugend im Deutschen Kaiserreich (1870–1917). Dabei handelt es sich um die zweite und dritte Generation der jüdischen Bevölkerung nach der Emanzipation des Judentums zu Anfang des 19. Jahrhunderts. Mit ihnen hätte – verglichen mit der Drei-Generationen-Phase von Neueinwanderern in anderen Staaten – der Emanzipationsprozess der Juden an sich seinen Abschluss finden müssen. Dass dies nicht der Fall war, ist weniger den Juden zuzurechnen, die sich vielmehr um eine bildungsmässige, berufliche und gesellschaftliche Akkulturation an das deutsche Bürger- und Volkstum und an den Staat des Kaiserreichs entschieden bemühten und bei diesem Assimilationsprozess jüdische Traditionen und Lebensweisen vielfach aufgaben oder zurückstellten, sondern eine Folge der Ablehnung und der Vorbehalte gewesen, die die Juden – obgleich gleichberechtigte deutsche Staatsbürger nach dem Gesetz – bei ihrem Sozialisations- und Integrationsbemühen in der Gesellschaft des Kaiserreichs immer wieder erfuhren, so in Schule und Hochschule, Jugendbewegung und Vereinswesen, in Beruf, Öffentlichkeit und Militär, selbst angesichts der vielfach bewiesenen nationalen Solidarität im Ersten Weltkrieg. Vor allem diese gesellschaftlichen Zurückweisungen waren es, die die Juden ihre eigene Religion und ihre Traditionen wieder entdecken liessen, zu eigenen Schul- und Vereinsgründungen führten und zionistische Gedanken und Bestrebungen verstärkten, je mehr sich antisemitische Tendenzen in der Gesellschaft verbreiteten.

Der Verfasser hat seine Aussagen aus einem breiten Quellenmaterial gewonnen, aus Zeitungen und Biographien der Zeit und vor allem aus dem Archivmaterial der jüdischen Jugendbewegung und zahlreicher Behörden des Staates sowie jüdischer Gemeinden. Das an sich negative Untersuchungsergebnis des Buches, nämlich die fehlgeschlagene Integration der jüdischen Jugend in die bürgerliche Gesellschaft des Kaiserreichs, regt zu der Frage an, inwieweit in der inzwischen sehr viel komplizierteren Bevölkerungswelt der Staaten der Gegenwart Vorbehalte und Ablehnungen gegenüber hereingeholten oder eingewanderten völkischen und nichtchristlichen Minderheiten auf dem Weg in eine multikulturelle Gesellschaft überwunden werden können. Gerade die mit breitem Quellenmaterial dargestellte Funktion der verschiedenen Sozialisationsfaktoren ist dabei bedeutsam. Insofern zielt das Buch von Chaim Schatzker über die untersuchte Zeit hinaus in die Gegenwart und auf eines ihrer bedrängendsten politisch-sozialen Probleme.

*Münster*

*Paul Leidinger*

HANS MAGENSCHAB, *Der Krieg der Grossväter 1914–1918*. Die Vergessenen einer grossen Armee. Wien, Österreichische Staatsdruckerei, 1988. 224 S., Abb. ISBN 3-7046-0115-5. öS 398.–/DM 54.–.

Die vorliegende Text- und Bilddokumentation Hans Magenschabs über den Ersten Weltkrieg aus österreichischer Sicht ist eine äusserst gelungene Publikation. Der wesentlichste Grund liegt sicher darin, dass Magenschab unzählige unbekannte Photographien mit einer knappen schnörkellosen Schilderung der Ereignisse zu einem eindrücklichen Ganzen zusammenfügt. Die vielen Bilder sprechen für sich. Sie dokumentieren die Probleme des Vielvölkerstaates vortrefflich. Knapp die Hälfte des Heeres bestand aus deutschen und ungarischen Verbänden, während die nach Nationalitäten gemischten Truppen die Masse des k. u. k. Heeres ausmachten. Ob Jude, Christ, Orthodoxe oder Moslem, alle haben sie gekämpft. Sei es zu Beginn des Krieges mit strammer Haltung, Optimismus ausstrahlend oder ermüdet, verletzt, schmutzig und resigniert während und am Schluss des Krieges. In vielen Gesichtern dieser Soldaten



macht sich – mit zunehmender Dauer des Konflikts – eine Kriegsmüdigkeit breit. Der Textteil enthält neben Schilderungen des Krieges auch Auszüge aus Werken von Karl Kraus, Hofmannsthal, Josef Roth und Ödön von Horvath, die in den Photographien ihre Aussagen bestätigt finden. Im vorliegenden Buch wird der Krieg nicht verherrlicht; es handelt sich aber auch nicht um ein pazifistisches Buch. Die ausdrucksstarken Photographien zeigen keine Helden, sondern Menschen. Dies kann den Leser nicht unberührt lassen, denn diese Soldaten gehören zur Generation unserer Grossväter.

*Bern*

*Olivier Desarzens*

ROBERT SOUCY, *Le fascisme français, 1924–1933*. Traduit de l'américain par F. CHASE. Paris, PUF, 1989. 348 p. («Politique aujourd'hui»). ISBN 2-12-041-982-8. 148 FF.

Cette étude prend le contrepied des travaux qui, à la suite de R. Rémond, première manière, minimisent l'existence ou l'importance d'un fascisme français. Mais l'auteur s'oppose aussi à ceux qui, dans le sillage de Sternhell, élargissent indûment le phénomène et le placent à gauche. C'est en fait des rapports du fascisme avec les conservateurs que traite R. Soucy. Sans s'encombrer de définitions, il analyse très pragmatiquement les liens entretenus avec la droite par quatre mouvements – la Légion de Rédier, les Jeunesses patriotes de Taittinger, le Faisceau de G. Valois et l'Action française – au cours de la grande vague du fascisme français causée par l'arrivée au pouvoir du Bloc des gauches (1924–1926).

L'originalité et la faiblesse de l'étude proviennent des sources utilisées. Prenant appui sur les rapports de police, R. Soucy s'intéresse davantage au financement, à la tactique des dirigeants, aux rapports entre les ligues qu'à l'idéologie des mouvements. Les bailleurs de fonds sont incontestablement des conservateurs qui recourent aux ligues tant que leurs intérêts sont menacés et que la voie parlementaire usuelle est entravée, soit jusqu'au retour de Poincaré. Une analyse très serrée des positions de G. Valois montre combien son ouverture à gauche indisposa ses soutiens.

Du point de vue méthodologique, une critique des sources eût été parfois salutaire, mais c'est surtout par son réductionisme «gauche-droite» que l'approche se révèle faible. N'y avait-il pas à prendre en compte cette troisième voie, manipulable certes, et illusoire quant à ses buts, mais dont le succès idéologique tient précisément dans sa répudiation du libéralisme et du socialisme? L'auteur l'écarte d'emblée de ses hypothèses et ne peut donc la retenir dans ses conclusions. Mais la réalité sociale et surtout culturelle peut-elle se réduire à un système binaire? A relever aussi une bibliographie guère mise à jour en ce qui concerne la recherche en langue française.

*Fribourg*

*Francis Python*

*Sprache im Faschismus*. Hg. von KONRAD EHLICH. Frankfurt, Suhrkamp, 1989. 326 S. (Suhrkamp Taschenbuch Wissenschaft). ISBN 3-518-28360-X. DM 20.–.

Sprache und Rhetorik waren für die Propagierung und Durchsetzung des Nationalsozialismus in Deutschland von herausragender Bedeutung. Diesem Umstand hat die sprachwissenschaftlich orientierte NS-Forschung durch das «Wörterbuch des Unmenschen» (1945) und die berühmte Studie Victor Klemperers über die «LTI» (1946) schon früh Rechnung getragen. Während diese Pionierarbeiten über die ideologiekritische Identifizierung von Schlüsselbegriffen («aufnorden», «Umvolkung») den Nachweis für die Existenz eines spezifischen NS-Deutsch zu erbringen suchten, das erst nach der «Machtergreifung» in den allgemeinen Sprachgebrauch eingesickert sei, zielt der vom Linguisten K. Ehlich herausgegebene Sammelband in eine andere Richtung. Ausge-

hend von der beweisbedürftigen These, dass es auch während des «Dritten Reiches» keine absolut unverwechselbare NS-Sprache, wohl aber weit verbreitete nationalsozialistische Sprachgewohnheiten gegeben habe, analysieren die Autoren dieses inhaltlich eher heterogenen Bandes einerseits die linguistischen Affinitäten, in denen der NS-Diskurs vor und nach 1933 zur Sprache breiter national-konservativer Schichten stand. Andererseits stehen die Alltäglichkeit, Metamorphosen und Kontinuitäten der «lingua tertii imperii» im Mittelpunkt des Erkenntnisinteresses. Die Resultate dieser informativen, aber nicht durchwegs überzeugenden Studie laufen auf folgende These hinaus: Ebenso wenig, wie sich 1933 eine radikale sprachliche Wende vollzogen habe, sei das nationalsozialistisch affizierte Deutsch nach dem 8. Mai 1945 umgehend und unwiederbringlich zum Untergang verurteilt gewesen.

Basel

Aram Mattioli

SIMONE WEIL, *Œuvres complètes. II. Ecrits historiques et politiques. Vol. I. L'engagement syndical (1927–juillet 1934)*. Paris, Gallimard, 1988. 418 p.

Si certains des textes les plus importants de ce volume se trouvaient déjà dans les *Ecrits historiques et politiques* publiés par Gallimard en 1960, ce deuxième tome des *Œuvres complètes* présente de nombreux inédits et bénéficie d'un appareil critique très précieux dû à Géraldi Leroy. A côté des textes plus ou moins connus, les projets de conférences et les comptes rendus de livres permettent ainsi de mieux suivre le cheminement intellectuel de Simone Weil. Deux thèmes dominent cet ensemble de textes, publiés pour la plupart dans *L'Effort*, *L'Ecole émancipée* ou la *Révolution prolétarienne*: l'engagement syndical et l'attention portée à l'Allemagne

C'est vers les défenseurs du syndicalisme révolutionnaire, groupés autour de la *Révolution prolétarienne*, que vont les sympathies de Simone Weil. La traditionnelle méfiance que ce courant entretient face au parti communiste se renforce chez la jeune philosophe après son voyage en Allemagne. Au vu des expériences catastrophiques du K.P.D., elle dénonce vigoureusement la ligne «classe contre classe» imposée par la III<sup>e</sup> Internationale et défendue par le P.C.F. Les errements du mouvement communiste n'empêchent pourtant pas la lucidité face au syndicalisme révolutionnaire. Et l'analyse de Weil est sévère au terme d'un remarquable article d'août 1933, intitulé «Perspectives. Allons-nous vers la révolution prolétarienne?», article qui engendra la stupeur et la colère de nombreux militants, mais qui impressionna beaucoup Souvarine ou Rabaut...

Jusqu'en 1932, la réflexion et le militantisme de Weil ont le contexte français pour cadre. Mais la jeune femme commence à s'intéresser de plus en plus à la politique étrangère. C'est l'Allemagne qui va polariser son intérêt. Elle y passe une partie de ses vacances d'été 1932. Elle consacre plusieurs articles substantiels à l'analyse de la situation du pays. Analyses d'une lucidité remarquable, dans lesquels la jeune femme démontre le comportement incohérent et suicidaire des communistes allemands: les attaques constantes contre le S.P.D. et les actions communes avec les nazis – lors de la grève des transports à Berlin, par exemple – servent directement les intérêts des hitlériens. Pour Weil, malgré les 6 millions de voix obtenues en novembre 1932, le K.P.D. n'apparaît pas comme une force capable de barrer la route à Hitler.

Au yeux de la philosophe, les événements ont ainsi démontré le caractère illusoire des théories dominantes au sein du mouvement ouvrier. Ce qui ne remet nullement en cause le choix de son camp: «je choisirai toujours, même en cas de défaite assurée, d'avoir part à la défaite des ouvriers plutôt qu'à la victoire des oppresseurs; mais quant à fermer les yeux de crainte d'affaiblir la croyance à la victoire, je ne le veux à aucun prix». La première période de l'engagement militant de Simone Weil est terminée.

Lausanne

Alain Clavien

PAUL ADAM, *Stratégies maritimes et économie*. [F-77930] Perthes-en-Gâtinais, Editions du Grand Moulin, 1988. 176 p. ronéot., A4.

Paul Adam est un passionné de la mer et de son histoire. Il connaît admirablement l'une et l'autre, en loup de mer et rat de bibliothèque. Il en sait les grandeurs et les pièges, qu'il a pu mesurer au fil des longues années de son activité au service de la Commission internationale d'histoire maritime, où sa liberté de pensée et de langage ne lui a pas fait que des amis. Dans les quelques essais qu'il a pris soin de rassembler et d'éditer lui-même (sous un titre qui n'en rend pas justice), c'est avec bravoure que Paul Adam fait la guerre de course aux idées reçues et monte à l'abordage de quelques figures prestigieuses d'historiens, le couteau de l'ironie entre les dents – il ne se ménage pas lui-même. Ces textes sont donc décapants souvent, insolents parfois mais toniques, qui décortiquent avec un grand savoir technique quelques aspects économiques des stratégies de cités et d'Etats maritimes, entre l'Antiquité et le XVII<sup>e</sup> siècle: problèmes des arsenaux en Méditerranée; de la condition sociale des marins; du rôle, réinterprété, des innovations techniques médiévales (voile latine, gouvernail d'étambot, boussole, cartes maritimes) dans les grandes découvertes et le développement commercial; ou encore l'«histoire raisonnée de la course et de la piraterie» débarrassée de ses images héroïques, etc. Paul Adam a-t-il toujours raison? Je n'ai pas la compétence d'en juger – ses avis semblent parfois tranchés. Du moins sait-il de quoi il parle, en parle-t-il avec clarté et concision, en propos qui savent communiquer sa passion. Qui lira ce (trop) modeste ouvrage apprendra bien des choses de la mer, sans s'ennuyer.

*Castellina*

*J. F. Bergier*

*Das Fest*. Eine Kulturgeschichte von der Antike bis zur Gegenwart. Hg. von UWE SCHULTZ. München, Beck, 1988. 468 S., Abb. ISBN 3-406-33363-X. DM 48.–.

34 zum Teil sehr anregende Momentaufnahmen aus der Geschichte des Festes beinhaltet das aus einer Radio-Sendereihe hervorgegangene Werk. Der Terminus Fest wird vom Herausgeber im weitesten Sinne des Wortes verstanden. Das altägyptische Opet-Fest findet darin ebenso Platz wie Karls des Grossen Kaiserkrönung, Prüfungszeremonien und Doktorfeiern im späten Mittelalter, das «Hinrichtungsfest» Karls I., der «tanzende» Wiener Kongress, die Pariser Weltausstellung von 1889 und die nationalsozialistischen Nürnberger Reichsparteitage bis hin zur Rock-Nation in Woodstock 1969. Neben dem Historiker weniger gängigen Autoren aus der Journalistenzunft finden sich bekannte Namen wie Karl Otmar von Aretin, Peter Blickle, Wolfgang Braunfels, Christian Meier, Peter Moraw und Michael Stürmer. Jedem Aufsatz sind Literaturhin- und Zitatnachweise beigegeben.

Dem sehr gut aufgemachten Werk hätte man eine längere, thematische Abhandlung zur Entwicklung des Festes über den gespannten Zeitrahmen wünschen mögen. Auch wenn eine solche Folge für eine Radiosendung zu anspruchsvoll gewesen wäre, hätte sich mit der Publikation eine gute Möglichkeit ergeben, aus den zahlreichen Mosaiksteinchen ein Gesamtbild zu entwerfen. Die siebenseitige abschliessende «Philosophie des Festes» von Odo Marquard mag in dieser Hinsicht nach der Fülle von interessanten Einzelabhandlungen nicht zu befriedigen.

*Einsiedeln*

*Martin Harris*

EDGAR HÖSCH, *Geschichte der Balkanländer*. Von der Frühzeit bis zur Gegenwart. München, Beck, 1988. 335 S., Karten. ISBN 3-406-33364-8. DM 58.–.

Die *Geschichte der Balkanländer* über zwei Jahrtausende hin auf knapp 270 Seiten Text darstellen zu wollen, muss dem Leser, der zu diesem Buch greift, als gewagtes

Unternehmen erscheinen. Der Autor aber, Ordinarius für Geschichte Ost- und Südosteuropas an der Universität München und Leiter der Historischen Abteilung des Osteuropa-Instituts, löst seine Aufgabe auf überzeugende, ja auf eine für den an der Region Südosteuropa Interessierten faszinierende Weise: Er verzichtet auf eine Enumeration der «nationalen Geschichten» der Einzelstaaten, die in ihren heutigen Grenzen erst das Produkt der Geschichte des 20. Jahrhunderts sind. Er skizziert vielmehr – als «Einführung» – eine Geschichte des ganzen Balkanraums bzw. vor allem der Völker der zentralbalkanischen Landschaften, der Bulgaren also, der Rumänen, der westbalkanischen Slawenstämme. Dieser übernationale Standort des «Balkanologen», die «Aussenansicht», erlaubt es ihm, die grenzübergreifenden Prozesse, die Probleme der Balkanordnung, die Grossraumkonzeptionen römischer, byzantinischer, osmanischer oder sowjetischer Observanz, die rivalisierenden religiösen bzw. kirchlichen Strukturen, aber auch ihren europäischen Reflex in der sog. orientalischen Frage, im Zusammenhang darzustellen und so in ihrer geschichtlichen Wirkung und Bedeutung zu würdigen, wie es aus rein nationalgeschichtlicher Perspektive kaum möglich wäre. Länderübergreifende strukturelle Gemeinsamkeiten gewinnen durch diese Darstellungsweise Relief, sei es die Bewältigung anstehender innenpolitischer, kirchlicher, sozialer Aufgaben, sei es die Rezeption der theresianisch-josephinischen Schulreform in den nördlichen, von den Habsburgern dominierten Randzonen oder die Auseinandersetzung mit dem Primatsanspruch der griechisch-orthodoxen Kirche. Es wird dabei deutlich, wie sehr die nationalen Entwicklungen immer wieder durch den übermächtigen Einfluss der Randgrossmächte gesteuert und geprägt wurden. Der balkanische Raster erlaubt es, die mannigfaltigen Beziehungen und Querverbindungen zwischen den verschiedenen Völkern, die sich überschneidenden Reichs- und Staatsbildungen, die sich aus Zersplitterung und Gemengelage ergebenden ethnischen, religiösen, sozialen Konflikte in ihrer Auswirkung auf das gesamte südöstliche Europa zu sehen. Er erlaubt es aber ebensogut, die Eigenentwicklung der Balkanvölker unbelastet von chauvinistischen Identifikationen in ihren wichtigsten Erscheinungsformen nachzuzeichnen. Dass man dabei auf einen Längsschnitt durch die einzelnen Nationalgeschichten verzichten muss, ist bei der eher themenzentrierten Anlage des Bandes (mit einigen Überschneidungen und Wiederholungen) unvermeidlich, aber angesichts seines südosteuropäischen «Anliegens» auch unerheblich. Dem an der nationalen «Innenansicht» und an Spezialfragen interessierten Leser bietet eine 25 Seiten umfassende Bibliographie den Einstieg in seine Interessengebiete.

Das Buch richtet sich an den anspruchsvollen Leser – den Fachhistoriker, den Studenten, den interessierten Laien – mit einer Fülle von Informationen und Anregungen zur Geschichte einer Region, die man wohl nicht als «Schlüsselraum der Weltgeschichte» bezeichnen wird, die aber für Europa in manchen Phasen schicksalhaft geworden ist. Die Darstellung verzichtet, ihrem Charakter als «Einführung» entsprechend, auf einen wissenschaftlichen Apparat. Wichtige Quellenhinweise und Forschungsfragen sind in den Text verarbeitet. Ein umfangreicher Anhang von 65 Seiten – Karten, ein Forschungsbericht, Bibliographie, Glossar, Zeittafel und Register umfassend – erleichtert die Orientierung und regt zum Weiterstudium an.

Winterthur

Walther Rupli

JEAN-ROBERT PITTE, *Terres de Castanide. Hommes et paysages du Châtaignier, de l'Antiquité à nos jours*. Paris, Fayard, 1986. 479 p., fig. et photos.

Les géographes sont assurément mieux préparés que les historiens à affronter la bio-histoire des espèces végétales domestiquées par l'homme, comme le fait ici J.-R. Pitte pour le châtaignier avec une solide compétence et une attention passionnée au destin de cet arbre et de son fruit. L'extension de la castanéiculture, dans l'espace et

dans le temps, a été déterminée, bien sûr, par les exigences pédologiques et climatiques de la plante, mais davantage encore par les pratiques des hommes. Cette culture semble avoir débuté en Arménie au VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, pour se répandre en Grèce et dans le monde romain. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, il se substitue complètement aux cultures céréalières du Tessin méridional pour y constituer l'une des premières grandes châtaigneraies attestées (d'après les recherches palynologiques de Heinrich Zoller, 1960). A l'encontre d'autres auteurs, mais avec de solides arguments à l'appui, J.-R. Pitte estime que le Moyen Age n'a guère connu la monoculture du châtaignier: celui-ci voisine avec d'autres espèces, sur une aire d'ailleurs plus étendue qu'aujourd'hui puisqu'on le trouvait dans le Jura, en Valais ou tout autour du lac des Quatre-Cantons. Les vastes plantations de l'Apennin, du Piémont, du Vivarais, etc., se développent au début de l'âge moderne, non pas tant comme substitut des céréales dans l'alimentation locale – les châtaignes remplacent mal le grain dans la confection du pain – que parce que le rendement productif et commercial en est nettement supérieur, en zone subalpine surtout. Cette culture subit pourtant un déclin général, parfois précoce (en Suisse dès le XVI<sup>e</sup> siècle; mais il faudrait des indices plus précis et plus nombreux que ceux proposés par l'auteur), ailleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle seulement: mutation du climat, maladies de la plante, développements de l'agriculture qui rend l'«arbre à pain» moins utile et moins rentable (remplacé par la pomme de terre?). D'excellents chapitres sont aussi consacrés aux pratiques de culture, à la préparation alimentaire des châtaignes et à toutes les traditions qui accompagnent ce fruit, assez semblables d'une vallée, d'une province à l'autre. Une riche bibliographie complète l'ouvrage, en revanche privé malencontreusement d'un index des lieux.

*Castellina*

*J.-F. Bergier*

*Economic Theory and History*, hg. von JÜRGEN KOCKA und GYÖRGY RANKI. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1985, 164 S.

Der Band enthält elf Beiträge, welche 1982 anlässlich des 8. Internationalen Kongresses für Wirtschaftsgeschichte in Budapest im Rahmen der Sektion *Wirtschaftstheorie und Wirtschaftsgeschichte* von R. Cameron, I. Wallerstein, S. Pollard, H. Mottek, M. Merkel, K. Borchardt, H. Siegenthaler, H. Daems, E. Streissler, C.-L. Holtfrenrich und A. Milward vorgetragen wurden.

Der Versuch, die Verknüpfung ökonomischer Theorien mit der historischen Methode als eigentliche Grundlage einer modernen Wirtschaftsgeschichte sehen zu wollen, hatte in der Vergangenheit zu Spannungen zwischen Wirtschaftswissenschaftlern und Historikern geführt. Die zentrale Frage lautete, ob eine theoretisch orientierte Wirtschaftsgeschichte sich sowohl der Sozialgeschichte als auch der Allgemeinen Geschichte gegenüber vermehrt isolieren würde. Unterschiedliche Antworten wurden in Betracht gezogen: einerseits die Theorieverweigerung, andererseits die verstärkte Quantifizierung und die intensivere Anwendung der Ökonometrie, oder auch eine bessere Integration ökonomischer Theorien und realer historischer Prozesse in der Annahme, dass die Sozialgeschichte einer der wichtigsten Aspekte der Wirtschaftsgeschichte sei, wo Theorien als Instrumente der Analyse und Interpretationsraster gedacht werden.

*Stettlen*

*Martin Körner*